

**Certificat universitaire santé mentale en contexte social :  
précarité et multiculturalité**

UCL/LAAP/SSM Le Méridien  
Edition 2013

***BRICOLER POUR RESTER ACCROCHE :***

*Les défis du passage à l'âge adulte en situation de  
précarité*

**Jacqueline SPITZ**

Psychologue  
j.spitz@skynet.be

### **Remerciements**

*Qu'il me soit permis d'adresser mes plus vifs remerciements à tous ceux et celles qui, directement ou indirectement, m'ont permis de penser, élaborer et mener concrètement cette enquête de terrain. Que le Relais Social de Verviers, les directions des maisons d'accueil, les jeunes adultes qui ont accepté de partager leur connaissance d'un parcours de vie singulier, trouvent ici les marques de ma gratitude.*

*Merci aux membres du jury du certificat pour leur intérêt à cette enquête de terrain. Un merci tout particulier aux trois responsables du certificat et à leurs invités qui ont nourri la réflexion au cours des séminaires. Merci Pascale, merci Manu, merci Silvia.*

*Et un merci supplémentaire pour l'accompagnement de Pascale au long de cette enquête, ses conseils judicieux, son enthousiasme et sa confiance*

***BRICOLER POUR RESTER ACCROCHE : Les défis du passage à l'âge adulte en situation de précarité***

Certificat universitaire santé mentale en contexte  
social : précarité et multiculturalité  
UCL/LAAP/SSM Le Méridien  
Edition 2013

Jacqueline SPITZ  
Psychologue

Le passage vers l'âge adulte de jeunes en situation de précarité est susceptible de s'inscrire dans un parcours de vie chaotique, fait de carences, de conflits ou de ruptures, mais prend aussi place dans un contexte sociétal en mutation, où les références collectives s'effacent progressivement pour laisser une place croissante aux repères individuels. Cette enquête de terrain se veut une étude exploratoire visant les perceptions, les connaissances de ces jeunes par rapport aux embûches d'un parcours chaotique et à la mobilisation de ressources au moment du passage à l'âge adulte. Son objectif est de comprendre comment ces jeunes « négocient » le temps de passage vers l'âge adulte et restent « accrochés » socialement, malgré leur grande vulnérabilité.

« *Etablir le lien* » mais « *éviter de trop s'engager* » semblent constituer les deux balises principales de leurs comportements sociaux. Les relations nouées avec l'entourage s'inscrivent dans une nécessaire oscillation entre le rapprochement et la distanciation, en référence au Modèle Interne Opérant intériorisé durant l'enfance et structurant leur univers relationnel. C'est manifestement dans ce que Castel nomme la « zone de vulnérabilité » que ces jeunes adultes apparaissent les plus compétents. C'est cette zone qu'ils semblent investir grâce à leurs bricolages, mais ils ne sont toutefois pas prêts à s'ouvrir à des logiques d'affiliation telles que celles promues par les instances sociales.

## TABLE DES MATIERES

|  |       |    |
|--|-------|----|
| INTRODUCTION   | ..... | 5  |
| - Mon travail avec des adolescents au parcours chaotique : émergence d'une question de recherche | ..... | 5  |
| - Les troubles de l'attachement et leur impact dans le quotidien des adolescents                 | ..... | 5  |
| - Le sentiment de frustration des intervenants   | ..... | 7  |
| - Le passage à l'âge adulte dans une société en mutation   | ..... | 8  |
| - Les bricolages des jeunes adultes pour rester accrochés  | ..... | 9  |
| <br>   |       |    |
| METHODE  | ..... | 10 |
| - Une rencontre éclairante   | ..... | 10 |
| - « Une prise d'écriture » sur les accroches sociales  | ..... | 11 |
| - La nécessité d'un passeur  | ..... | 11 |
| - Des jeunes adultes de passage dans des maisons d'accueil                                       | ..... | 12 |
| - Des récits enregistrés en milieu de vie  | ..... | 13 |
| <br>   |       |    |
| LES « BRICOLAGES » DES JEUNES ADULTES  | ..... | 16 |
| - De petits arrangements dans la façon d'habiter   | ..... | 18 |
| - Un rapport distancié au travail  | ..... | 22 |
| - Des tentatives de maîtrise de la discontinuité du lien familial                                | ..... | 25 |
| - Des tentatives de régulation des contacts sociaux  | ..... | 29 |
| - Du stigmaté au retournement du stigmaté  | ..... | 31 |
| - Une mobilisation paradoxale des services d'aide  | ..... | 36 |
| - L'utilisation des conduites à risque   | ..... | 40 |
| - Que deviennent ces « bricolages » dans le contexte de l'exil ?                                 | ..... | 41 |
| <br>   |       |    |
| RESTER ACCROCHE OU RESTER LIBRE ... ?  | ..... | 43 |
| <br>   |       |    |
| EN GUISE DE CONCLUSION   | ..... | 45 |
| <br>   |       |    |
| BIBLIOGRAPHIE  | ..... | 46 |

## INTRODUCTION

### - ***Mon travail avec des adolescents au parcours chaotique : émergence d'une question de recherche***

La thématique de la recherche est une thématique transversale de mon parcours professionnel. Ma pratique de psychologue et de directrice d'un centre d'accueil spécialisé (C.A.S.) pour adolescentes m'a amenée à rencontrer un nombre important de jeunes en situation de précarité ou en rupture de lien social, ayant un parcours de vie fait de ruptures répétées et de rejets, ayant peu de perspectives pour leur avenir. Avec ces jeunes, la question des « accroches », de « l'ancrage » est constamment au cœur de la prise en charge. L'accompagnement éducatif s'inscrit dans une volonté de leur permettre de (re)trouver un point d'ancrage, d'établir, avec un adulte signifiant, un lien sur lequel s'appuyer pour « se mettre en mouvement », mobiliser ses ressources personnelles et élaborer un projet de vie. Je me suis souvent interrogée sur la mise en œuvre de cet accompagnement. Prend-elle adéquatement en compte les besoins des jeunes à ce moment de leur parcours de vie ? Est-elle suffisamment respectueuse de leurs expériences et de leurs compétences ? Est-elle suffisamment pertinente pour aider ces jeunes « échaudés par la vie » à s'engager dans le passage vers l'âge adulte. Et parallèlement, j'ai pu constater qu'un certain nombre de ces jeunes qui ont traversé une enfance et une adolescence tumultueuses continuent à vouloir nouer des relations, avoir « une vie comme tout le monde », trouver leur place dans une société qui a tendance à ne pas leur en laisser. J'ai souvent été étonnée par leur créativité pour arriver à « tenir le coup », par leur manière de composer avec l'adversité de l'environnement tout au cours de l'adolescence.

### - ***Les troubles de l'attachement et leur impact dans le quotidien des adolescents***

Ma position de psychologue dans l'accompagnement des adolescentes en C.A.S. m'a amenée à identifier un dénominateur commun à un grand nombre de ces jeunes : la désorganisation de l'attachement. L'attachement désorganisé<sup>1</sup> constitue un échec de la mise en place de stratégies organisées permettant à l'individu d'obtenir, de manière prévisible, la réponse optimale à ses besoins, compte tenu de ce qu'il a expérimenté des réactions habituelles de sa figure d'attachement<sup>2</sup>.

Ainsi que John BOWLBY<sup>3</sup>, auteur de la théorie de l'attachement, l'a mis en évidence dans ses travaux, l'attachement consiste en cette recherche de lien particulier, de proximité avec une figure

---

<sup>1</sup> *L'attachement désorganisé a été décrit par M.MAIN. & E HESSE cité par LYONS-RUTH Karlen (2005), L'interface entre attachement et intersubjectivité : perspectives issues de l'étude longitudinale de l'attachement désorganisé, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, n°35, pp 61-81*

<sup>2</sup> GUEDENEY Nicole et al. (2012), *Transmission du traumatisme. La question de l'attachement désorganisé : de la théorie à la pratique*, Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence, n°60, pp 362-366.

<sup>3</sup> « *L'attachement est un équilibre entre les comportements d'attachement envers les figures parentales et les comportements d'exploration du milieu* »

privilegiée ayant pour fonction essentielle de procurer sécurité et apaisement. Le but essentiel de l'attachement est de construire une dialectique attachement/détachement qui favorise l'intégration d'une sécurité de base<sup>4</sup> suffisante pour permettre l'exploration de l'environnement, l'expérience de la séparation et l'acceptation de la perte, et ainsi devenir un individu autonome. Sur base de ses premières expériences relationnelles, l'enfant développe des représentations d'attachement, c'est-à-dire construit des modèles mentaux de relation appelés Modèles Internes Opérants (M.I.O.). Les M.I.O. déterminent les attitudes à l'égard de nouveaux partenaires sociaux et sont stables dans le temps. Toutefois, des événements de vie sont susceptibles d'en modifier quelque peu les contours s'ils sont suivis d'une réélaboration psychique.

Les modèles internes issus des expériences précoces se complexifient et se consolident au cours de l'enfance et influencent le déroulement du processus adolescent<sup>5</sup>. A chaque étape de son développement, l'être humain remanie en effet l'équilibre entre ses besoins de sécurité et d'autonomie tandis qu'à côté des relations avec les figures d'attachement primaires (le plus souvent la mère) dès la fin de l'adolescence apparaissent de nouveaux liens d'attachement. Les besoins d'attachement sont progressivement et partiellement transférés vers les pairs, qui peuvent devenir eux-mêmes des figures d'attachement<sup>6</sup>.

La désorganisation de l'attachement<sup>7</sup> apparaît lorsque l'enfant a été confronté à des attitudes contradictoires de sa figure d'attachement (le plus souvent sa mère) alternant la recherche d'attention et les marques de rejet, lorsque la même figure d'attachement a été pour lui à la fois source de sécurité et source d'alarme. C'est l'absence de régulation du sentiment de sécurité venant du donneur de soin qui conduit à la désorganisation des comportements d'attachement de l'enfant<sup>8</sup>. Il en est de même lorsque les processus de la communication affective et émotionnelle du parent pendant la petite enfance sont perturbés, lorsque le mode de communication du parent est fait d'impuissance et d'hostilité. L'enfant a alors tendance à « poursuivre » cette figure d'attachement pour établir le contact ou à manifester des comportements de colère ou encore à privilégier les comportements d'évitement. Un certain nombre d'enfants renoncent peu à peu à se tourner vers le parent pour obtenir de l'aide en situation de détresse et pour réguler leur insécurité. Ils ne renoncent toutefois pas aux tentatives de maintenir l'attention et l'engagement du parent, en prenant soin de lui, en veillant sur lui, ou en établissant des relations colériques et coercitives avec lui.

Si la qualité de l'attachement conditionne l'élaboration des relations interpersonnelles et la réussite de la recherche d'une place dans la société, elle est, pour les jeunes au parcours chaotique, une source permanente d'embûches potentielles dans leur parcours de vie. Au quotidien, ces

---

In BOWLBY John (1969), *Attachement et perte*, vol. 1 : *L'attachement*, Paris, PUF

<sup>4</sup> La notion de sécurité de base a été conceptualisée par Mary AINSWORTH à partir de l'observation de ce qu'elle appelle « la situation étrange », pour désigner la confiance de l'enfant en la disponibilité de sa figure d'attachement en cas de détresse.

In AINSWORTH M., BLEHAR M., WATERS E., WALL S. (1978), *Patterns of Attachment*, Hillsdale, NJ, Arlbaum.

<sup>5</sup> ATGER Frédéric (2007), *L'attachement à l'adolescence* », *Dialogue*, n°175, pp 73-86

<sup>6</sup> Ibid.

<sup>7</sup> LYONS-RUTH Karlen, *op. cit.*

<sup>8</sup> Ibid.

adolescents sont souvent capables d'entretenir des relations superficielles de bonne qualité avec l'entourage, savent se montrer ouverts, agréables voire charmeurs. Par contre, pour bon nombre d'entre eux, construire un véritable lien se révèle rapidement anxiogène et suscite alors des réactions de défense visant à garder le pouvoir sur leur « advenir ». Il est assez aisé d'imaginer les difficultés générées par cette précarisation du lien dans leur insertion sociale, scolaire, professionnelle.

#### - **Le sentiment de frustration des intervenants**

Les services sociaux entretiennent souvent des relations tendues avec ces jeunes, se sentent impuissants face à eux car ils multiplient les demandes à court terme puis sont absents aux rendez-vous fixés, remettent en cause ce qui avait été convenu, ont du mal à respecter les termes d'un accord, « agissent » leurs réactions plutôt que de les « parler ». Devenus adultes, ils continuent à chercher des réponses immédiates à des problèmes ponctuels qu'ils présentent comme urgents, ont par exemple des souhaits au niveau de l'emploi plus qu'un réel projet professionnel, vont rarement au bout de leurs engagements. Certains d'entre eux connaissent bien les méandres et le fonctionnement du système d'aide sociale. S'inscrire dans une dynamique d'engagement ou dans la durée d'un projet est vraiment compliqué pour beaucoup d'entre eux. Ils ont tendance à « zapper » plus qu'à inscrire les choses dans le temps, qu'à prendre le risque d'exposer leurs fragilités. Les modes de relation au système d'aide, les stratégies de recours à celui-ci sont conditionnés par les trajectoires de l'enfance, les expériences vécues pendant cette période et par le positionnement identitaire<sup>9</sup>.

L'adhésion aux normes proposées par les intervenants des services auxquels ils s'adressent est loin d'être acquise, d'autant que le système de prise de charge est le plus souvent extrêmement normatif. De leur côté, les intervenants sont de plus en plus tenus par des critères, des durées préétablies, des objectifs à atteindre, autant d'éléments que ces jeunes ont tendance à mettre à mal. Les représentations et les perceptions des jeunes par rapport à leur insertion sociale diffèrent de celles qui sont entretenues et mises en pratique par les intervenants des services. Les jeunes ont tendance à refuser ce qu'ils perçoivent comme un univers de règles et de consignes, alors que les institutions construisent un système d'action structuré autour de représentations axées sur la règle et l'encadrement<sup>10</sup>. Le risque est alors de voir les intervenants se crispier, privilégier la piste du contrôle, convaincus que ces jeunes cherchent avant tout à les « rouler ». Par ailleurs, l'accent mis par le discours institutionnel sur les difficultés éprouvées par les jeunes les renvoie à une image plus négative d'eux-mêmes et renforce la stigmatisation dont ils font déjà l'objet<sup>11</sup>.

---

<sup>9</sup> MUNIGLIA Virginie et ROTHE Céline (2012), *Jeunes vulnérables : quels usages des dispositifs d'aide ?*, Agora débats/jeunesse, n°62, pp 65-79

<sup>10</sup> VULTUR Mircea (2005), *Aux marges de l'insertion sociale et professionnelle : étude sur les jeunes « désengagés »*, Nouvelles pratiques sociales, vol. 17, n°2, pp 95-108

<sup>11</sup> VULTUR Mircea op.cit.

## - ***Le passage à l'âge adulte dans une société en mutation***

Communément, dans notre société occidentale, l'âge adulte se caractérise par le fait d'occuper un certain nombre de statuts : avoir un emploi, être installé dans un logement indépendant de celui de ses parents, vivre en couple et fonder une famille. Au début des années 80, soucieux d'un traitement sociologique de la question de l'âge, O. GALLAND<sup>12</sup> propose la notion « *d'entrée dans la vie adulte* ». Il entend par là « *considérer la jeunesse comme un passage s'effectuant selon deux axes principaux : un axe scolaire-professionnel et un axe familial-matrimonial* ». La question centrale est alors celle de l'organisation des seuils de passage, relevant de modèles culturels propres à chaque classe sociale et à chaque sexe. Par ailleurs, d'un point de vue sociologique, la question de la jeunesse ne peut, comme ce fut le cas pendant longtemps, se réduire à celle de l'adolescence, qui a une définition essentiellement psychologique. Pour faire la distinction entre adolescence et jeunesse, O. GALLAND<sup>13</sup> met l'accent sur la nécessité de « *raisonner en termes de cycle de vie* » afin de pouvoir mettre en évidence la manière dont « *s'ordonnent les étapes qui mènent de l'enfance à l'âge adulte* ». Il identifie quatre points de repère pour différencier les âges concernés : la fin des études, le début de la vie professionnelle, le départ de chez les parents et la formation d'un couple. « *Le modèle traditionnel d'entrée dans la vie adulte se caractérisait par un fort synchronisme dans le franchissement des seuils* », définissant ainsi des « *âges de la vie bien caractérisés et homogènes* » mais ne laissant pas de « *place pour la jeunesse en tant qu'âge de la vie distinct à la fois de l'adolescence et de l'âge adulte.* »<sup>14</sup> O. GALLAND souligne que ce modèle traditionnel d'entrée dans la vie adulte est remis en cause depuis quelques décennies, amenant à une nouvelle définition des âges. En effet, deux facteurs sont entrés en jeu : « *le report de l'âge moyen de franchissement des principaux seuils et une tendance croissante à la déconnexion entre ces seuils* ». Le recul de l'âge du premier emploi est lié à la fois à la poursuite des études et aux conséquences du chômage des primo-demandeurs. Par ailleurs, les seuils familiaux ont connu le même report : recul de l'âge de la formation d'un couple et recul de l'âge de départ de chez les parents. Parallèlement à cette entrée plus tardive dans la vie adulte, une seconde tendance se révèle tout aussi importante : « *la déconnexion des seuils* ». Aussi bien sur le plan professionnel que sur le plan familial, les seuils de sortie de l'adolescence ne correspondent plus aux seuils d'entrée dans l'âge adulte. « *Des espaces intermédiaires s'ouvrent entre la scolarité et le travail, entre la vie chez les parents et la formation d'une nouvelle unité familiale* ». Et « *les seuils professionnels ne sont plus synchrones avec les seuils familiaux : des jeunes entrés dans la vie professionnelle diffèrent par exemple de plusieurs années le moment du départ du domicile des parents* »<sup>15</sup>.

La complexification de l'agencement des seuils amène O. GALLAND à la définition de plusieurs sas de passage à l'âge adulte plutôt qu'à une seule frontière homogène. Il détermine trois séquences, que la majorité des jeunes franchissent : la « *post-adolescence* » qui va de la fin de la scolarité au départ de chez les parents, la « *jeunesse* » qui va de la décohabitation familiale à la formation d'un couple, et la « *phase pré-adulte* » qui va de la formation d'un couple à la naissance d'un enfant.

---

<sup>12</sup> GALLAND Olivier (1984), *Précarité et entrées dans la vie*, Revue Française de Sociologie, XXV-1, pp 49-66

<sup>13</sup> GALLAND Olivier (1996), *L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques*, Sociologie et sociétés, vol. 28 n°1, pp 37-46

<sup>14</sup> GALLAND Olivier op. cit.

<sup>15</sup> Ibid.



Cette influence de l'évolution sociétale au cours des dernières décennies sur le passage de l'adolescence à l'âge adulte est soulignée par nombre de sociologues et fait consensus dans les écrits scientifiques. Il est à présent couramment admis que la séquence traditionnelle du processus d'autonomisation se désynchronise et que le passage se fait alors par étapes successives, dans un ordre qui n'est plus préprogrammé et qui diversifie les trajectoires individuelles. Pour rendre compte de l'allongement de la période de transition, J.J. ARNETT<sup>16</sup> propose de distinguer une nouvelle phase du développement psycho-social de l'être humain, phase qu'il nomme « *Emerging Adulthood* » et qui s'inscrit entre l'adolescence et le début de l'âge adulte. Selon lui, l'« *Emerging Adulthood* » est un âge d'exploration identitaire, une période de la vie de grande instabilité, au cours de laquelle l'être humain va poser des choix au niveau du travail et des relations amoureuses, basés sur ses intérêts, ses préférences et les opportunités s'offrant à lui. La période entre 18 et 25 ans devient ainsi un temps où le sujet est davantage centré sur lui-même et ses plaisirs, multiplie les expériences en matière de formation, d'emploi, de rencontres amoureuses. Les itinéraires individuels sont davantage fragmentés en raison de ces discontinuités, des investissements multiples sur le plan personnel et professionnel. L'objectif central de cette période est d'accéder à l'indépendance, c'est-à-dire de démontrer à soi et aux autres la fin de la dépendance aux parents et la capacité à gérer sa vie soi-même, à s'inscrire dans des engagements à long terme tels que le couple, le rôle parental, l'emploi stable.

Ce concept énoncé par J.J. ARNETT semble pouvoir être rapproché de celui d'« *adulcents* » défini par T. ANATRELLA<sup>17</sup> pour désigner ces jeunes se situant dans la post-adolescence et « *qui ne parviennent pas à renoncer aux hésitations de l'adolescence pour accéder à un autre âge de la vie* ». Ces jeunes éprouvent des difficultés à effectuer les opérations psychiques de la séparation, vivent leur jeunesse comme ayant une valeur en soi et plus en fonction de la vie à venir et d'une existence autonome, ce qui les amène à une forte tendance à l'expérimentation, une indétermination dans les choix de vie. Chez eux, le quotidien devient « *comme un temps d'attente pour vivre des moments exceptionnels, au lieu d'être l'espace du tissage de l'engagement de son existence* »<sup>18</sup>.

#### - **Les bricolages des jeunes adultes pour rester accrochés**

L'enfance et l'adolescence de ces jeunes au parcours chaotique n'ont souvent rien d'un long fleuve tranquille. En effet, très tôt, ils font l'expérience d'un cumul ou d'une succession de séparations, de ruptures, de négligences ou de rejets, autant dans le cadre de la famille que dans celui de l'école, du quartier. Les familles de ces jeunes vivent dans des conditions matérielles et financières précaires, disposent le plus souvent d'un budget restreint les amenant régulièrement à s'installer dans un logement détérioré, à être confrontées à des problèmes financiers, à la « difficulté de terminer le mois ». Les déménagements, les changements d'école, les séjours institutionnels se multiplient souvent en réponse à des crispations du lien social dans la famille ou avec les institutions de la société. La détérioration récurrente de ce lien social a également un impact sur leur intégration ou leur possibilité de réussite scolaire et sur leur capacité à développer un réseau social de soutien.

---

<sup>16</sup> ARNETT Jeffrey Jensen (2000), *Emerging Adulthood: A theory of development from the late teens through the twenties*, American Psychologist, vol. 55, n°5, 469-480

<sup>17</sup> ANATRELLA Tony (2003), *Les « Adulcents »*, Etudes, tome 399, pp 37-47

<sup>18</sup> Ibid.

La vulnérabilité de ces jeunes se situe donc à la fois au niveau économique et au niveau relationnel. Les relations familiales, amicales, de voisinage, et globalement le lien social, sont démantelés tandis que leur rôle protecteur est loin d'être manifeste<sup>19</sup>. Lorsque ces jeunes au parcours de vie tumultueux arrivent à l'âge adulte, ils sont confrontés au défi d'un mode de vie plus autonome, au défi de l'accès à l'emploi et de la création de leur propre famille. De nouvelles questions s'ouvrent à eux, alors que les blessures antérieures ne sont pas nécessairement « cicatrisées » ou ont laissé des traces qui sont réactivées par cette période de changement, où la relation de proximité/distanciation est au cœur des enjeux. Les accroches familiales et sociales de ces personnes peuvent ainsi être qualifiées de « flottantes » : les liens sociaux se nouent aisément mais se désorganisent rapidement, tiennent difficilement dans la durée. Il est compliqué pour elles de s'inscrire dans un lien qui tient et elles donnent davantage l'impression « d'être partout et nulle part », de s'inscrire dans des liens hors cadre.

Cette enquête de terrain auprès de jeunes adultes en situation de précarité se veut une étude exploratoire visant les perceptions, les connaissances de ces jeunes par rapport aux embûches d'un parcours chaotique et à la mobilisation de ressources au moment du passage à l'âge adulte. Elle constitue une production de connaissances au départ d'un nombre limité de parcours individuels. Son objectif est de comprendre comment ces jeunes « négocient » le temps de passage vers l'âge adulte et composent avec le sentiment de perte générateur de souffrance psychique dans les parcours chaotiques. Comment restent-ils « accrochés » socialement, malgré leur grande vulnérabilité, et arrivent-ils à ne pas glisser vers ce que CASTEL<sup>20</sup> appelle la « zone de désaffiliation » ?

## METHODE

### - *Une rencontre éclairante*

La première étape de ce travail est de vérifier que le passage à l'âge adulte est une question qui fait sens pour ces jeunes en situation de précarité et à la jeunesse tumultueuse. Dans quels termes en parlent-ils ? L'identifient-ils comme une étape particulière ? Quel lien font-ils avec leur parcours de vie ? Quelles sont leurs préoccupations à ce moment-là ?

A ce propos, j'ai eu la chance de rencontrer de manière fortuite une jeune dame, Barbara, âgée de 26 ans, que j'avais accompagnée lors de son séjour en institution résidentielle d'aide à la jeunesse une dizaine d'années plus tôt. Depuis son départ, je l'avais revue deux fois lors d'une visite qu'elle avait faite à l'institution où je travaillais. Notre dernière rencontre remontait à 3-4 ans. De manière assez naturelle, je pouvais lui poser la question « *Que deviens-tu ?* » et ainsi l'inviter à un récit de ces quelques années écoulées. Parallèlement, je lui ai parlé du fait que je venais d'entamer un nouveau travail de recherche et que, dans ce contexte, j'avais envie de mieux comprendre comment les

---

<sup>19</sup> COHEN Valérie (1997), *La vulnérabilité relationnelle*, Socio-anthropologie, 1.

<sup>20</sup> CASTEL Robert (1994), *La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation*, Cahiers de recherche sociologique, n°22, pp 11-27.

jeunes se débrouillent au sortir de l'adolescence. Barbara a marqué son accord pour que nous nous rencontrions à son appartement. Je lui ai rendu visite deux fois et Barbara a eu un réel souci de partager son expérience, de donner à voir la manière dont elle avait composé avec les différentes étapes de son parcours.

- **« Une prise d'écriture » sur les accroches sociales**

Barbara a été particulièrement sensible à la question de l'accompagnement institutionnel des adolescents et à mes interrogations sur son adéquation, sur l'éventuelle nécessité d'en changer certains aspects, sur la manière de « coller au mieux » avec ce qu'elle perçoit comme utile pour passer à l'âge adulte. Pour la seconde rencontre, Barbara a préparé un écrit, qu'elle a intitulé « *Echange d'idées pour les homes* ».

Dans son texte, Barbara décrit le jeune écarté de son milieu familial comme un jeune « *qui perd pied totalement* », qui est souvent « *livré à lui-même depuis une longue période* », qui est « *victime de maltraitance ou d'un manque total d'autorité parentale* ». Chez ce jeune, c'est l'étayage qui a fait défaut, ce soutien par une personne sur laquelle il puisse s'appuyer pour s'engager dans les apprentissages de la vie. La déscolarisation constitue, selon elle, un élément central dans le parcours du jeune, bien antérieur au placement institutionnel et déjà source de discrimination. Le placement institutionnel devrait pouvoir donner l'occasion au jeune de bénéficier d'un encadrement particulier, en dehors du système scolaire qui lui paraît peu adapté et dans un milieu qui met à l'abri de la stigmatisation. Le défi est d'avoir « *autant de chance qu'un enfant qui vit dans sa famille* ». Barbara souligne aussi l'importance du support social, de la rencontre avec des pairs ayant une expérience de vie analogue et incarnant des perspectives positives, potentiels modèles identificatoires qui font défaut dans le milieu familial.

- **La nécessité d'un passeur**

Aller à la rencontre de ces jeunes adultes ne va pas de soi car victimes de discriminations répétées, ils ont tendance à tout faire pour paraître « comme tout le monde », pour arriver dans un premier temps « à donner le change » et à laisser penser à tous qu'ils « s'en sortent bien », même si ce n'est pas le cas. Dès lors, comment arriver à les repérer ? Le séjour dans une maison d'accueil m'est apparu un indicateur pertinent de la précarité de leur situation. Ces jeunes adultes qui fréquentent les maisons d'accueil sont de fait dans une situation qui ne leur permet plus momentanément d'avoir un logement, mais ils restent en accord avec l'idée de trouver leur propre logement, d'envisager leur entrée dans le monde du travail ou d'entamer une formation, d'être contrôlés dans la gestion du budget, autant de facteurs qui conditionnent leur admission en centre d'accueil pour adulte. Ils restent en phase par rapport aux normes sociales, même si les conduites à risque et les délits ne sont pas totalement absents de leur manière de se comporter.

Pour concrétiser la rencontre avec ces jeunes adultes, le recours à un passeur fut donc nécessaire. A cet effet, ce sont des intervenants du Relais Social de Verviers qui ont favorisé ma rencontre avec eux. Ils ont confirmé la présence, dans leurs services, de jeunes adultes avec des parcours chaotiques, qu'ils « voient tourner » dans les services de la ville. Les directions de la maison d'accueil

pour hommes et de la maison d'accueil pour femmes sont les premières personnes à avoir sollicité les jeunes pour participer à l'enquête de terrain. Ceux-ci ont été mis en contact avec moi à partir du moment où ils avaient donné leur accord de principe. A la maison d'accueil pour hommes, c'est la direction qui a fixé les rendez-vous. A la maison d'accueil pour femmes, il m'a été demandé de téléphoner aux personnes concernées pour ce faire.

### - ***Des jeunes adultes de passage dans des maisons d'accueil***

Les jeunes adultes rencontrés séjournent en maison d'accueil depuis trois mois au moins et sont au nombre de cinq, trois femmes et deux hommes. Leur présentation dans l'enquête de terrain est à ce stade assez brève, pour laisser émerger en cours de lecture ce qui fait sens commun à ces jeunes et ce qui participe de la singularité de leur parcours.

Sur ces terrains, j'ai d'abord rencontré Natacha, âgée de 20 ans, en maison d'accueil parce qu'elle a quitté précipitamment son appartement dans une autre région dans la mesure où elle y était en danger.

*« Des problèmes que j'étais en danger de mort, on a voulu m'égorger et tout donc euh ... » (Natacha)*

Lorsque je la rencontre, Natacha vient d'être écartée de la maison d'accueil pendant deux jours suite à une altercation avec une éducatrice et est en attente de la décision de l'équipe éducative par rapport à la poursuite du séjour. Elle connaît les alternatives possibles, à savoir un « renvoi définitif » ou un « séjour avec conditions ». Natacha ne croit pas au séjour avec conditions car il ne correspond pas à son expérience antérieure avec les institutions d'hébergement.

*« On m'a jamais donné de conditions. On m'a toujours renvoyé avant. Ou je suis partie de moi-même » (Natacha)*

Tamara est âgée de 23 ans, mère d'un garçon de 4 ans et d'une fille de 2,5 ans. Elle est arrivée à la maison d'accueil au cours de l'été dans le contexte d'une mesure de protection prise par le S.A.J. à l'égard de ses enfants. Tamara vivait, avec ses deux enfants, chez sa mère, là où vivent deux de ses frères. Le S.A.J. suspecte de la violence d'un frère sur le fils de Tamara, et est d'autant plus vigilant qu'il y a eu un précédent avec un autre frère de Tamara.

*« Donc quand j'ai été à mon rendez-vous au S.A.J., j'ai dit [blessure de son fils] et ils m'ont dit « Pour le 25 juillet, tu dois avoir une place à la maison d'accueil, sinon on place les deux p'tits ». » (Tamara)*

Lucas, âgé de 25 ans, a séjourné à la maison d'accueil pour hommes pendant quelques mois et se trouve dans une maison communautaire de la même association au moment où je le rencontre. Il a été précédemment expulsé de son appartement suite à des dégradations commises par un ami. Voulant éviter de renouveler son expérience antérieure de vie à la rue, il s'est présenté spontanément à la police qui l'a orienté vers la maison d'accueil.

*« Mon co-locataire, on va dire ça comme ça, a foutu la merde chez moi. Donc le propriétaire est passé chez moi et il a vu que j'étais pas là mais il a vu le bordel. Il m'a foutu à la porte ... Au début, je suis arrivé par la police. Ouais carrément, j'ai dit « Désolé, j'sais pas où dormir, j'suis à la rue ». La police m'a conduit jusqu'au 20,*

*jusqu'à l'accueil ... Puis ils ont bien vu que je revenais toujours. Je laissais mes affaires là-bas et je revenais tous les jours. » (Lucas)*

Dimitri, âgé de 19 ans, a passé quelques mois à la rue suite au refus du propriétaire de renouveler le bail locatif de l'appartement qu'il occupait depuis son départ d'un SAAE<sup>21</sup>. L'assistante sociale du C.P.A.S l'a orienté vers le service d'urgence sociale de la ville, qui l'a pris en charge jusqu'à ce qu'une place soit disponible à la maison d'accueil.

*« Fin de contrat de bail. Il n'a pas voulu renouveler, tout simplement ... Qu'il avait simplement besoin de l'appartement pour lui. Mais, je suis sûr que non mais voilà, c'est une excuse, c'est une excuse comme toute autre .... Je l'ai dit à mon assistante sociale qui elle l'a répété simplement au centre du DUS qui se trouve à un étage en bas. De là, eux m'ont pris directement en charge, un dossier a été directement ouvert à mon nom. Tout simplement, eux m'ont dit qu'il fallait faire une demande ici pour rentrer ... donc j'étais sur la liste d'attente et j'ai attendu jusqu'à temps que je rentre ici. » (Dimitri)*

Sonia, jeune femme congolaise âgée de 21 ans, est mère d'une fille de 3 ans et d'une fille de 7 mois. Elle est en Belgique depuis une dizaine de mois seulement, a séjourné dans un centre pour réfugiés de la Croix Rouge et est en procédure de régularisation. Son parcours est atypique par rapport aux autres personnes rencontrées, aussi j'ai pris le temps de discuter longuement avec elle. J'analyserai son récit selon l'angle des bricolages dans un parcours doublement chaotique marqué par l'exil et la précarisation. Cette rencontre fut notamment éclairante par rapport aux stéréotypes véhiculés dans les discours des intervenants sociaux, rapportés par cette jeune femme et sources d'interrogations voire d'incompréhensions pour elle.

#### **- Des récits enregistrés en milieu de vie**

Afin de me laisser imprégner de l'ambiance de leur milieu de vie, j'ai rencontré les jeunes adultes dans ce qui est leur logement du moment. Dans les maisons d'accueil, le choix du local revenait à l'éducateur présent à mon arrivée. Ainsi, les entretiens avec Sonia et Natacha se sont déroulés dans un bureau au 1<sup>er</sup> étage de la maison, un peu à l'écart des pièces communes. La rencontre avec Tamara s'est par contre passée dans ce qui est appelé « le parloir », une pièce avec une porte vitrée, entre la porte d'entrée et du local où sont rangées les poussettes des enfants, et donc un endroit en contact direct avec la vie de la maison. Ce contexte de la rencontre ne semble toutefois pas avoir eu un impact sur la qualité d'investissement dans la démarche. En ce qui concerne l'entretien avec Dimitri, les éducateurs présents ont cédé leur bureau. Lucas vit dans une maison communautaire située dans un autre quartier de la ville que la maison d'accueil et m'a reçu dans sa chambre, qui constitue son espace privé.

La localisation des deux maisons d'accueil dans la ville et la gestion des espaces à l'intérieur de celles-ci me semblent suffisamment significatives pour prendre le temps de les décrire et de mettre en lumière la manière dont est géré le rapport entre l'intérieur et l'extérieur, l'espace « privé » et l'espace public, le rapport homme-femme.

---

<sup>21</sup> Service d'Accueil et d'Aide Educative

La maison d'accueil pour femmes que j'appellerai la « maison A » se situe dans un quartier où l'habitat est assez délabré, qui est très peuplé et animé, qui compte quelques petits commerces et dans lequel le taux d'immigration est élevé. La maison A se distingue clairement dans l'environnement dans la mesure où il s'agit d'un bâtiment paraissant en meilleur état, avec un mur d'enceinte et une grille autour de la cour intérieure. Une plaque sur le mur d'enceinte indique le nom de la maison et souligne son appartenance à une association à vocation caritative. Une statue du Sacré Cœur décore la façade de la maison et signe l'origine de l'institution. La maison A se trouve à côté d'un bâtiment délabré, en retrait de la route et laissant penser à un hangar aménagé, si ce n'est l'enseigne sur la façade « Centre culturel islamique ». La coupure entre la maison A et l'extérieur est manifeste et vouloir y pénétrer nécessite de s'annoncer à la grille puis, après avoir traversé la cour, de sonner à la porte d'entrée. L'éducatrice venue ouvrir la porte fait entrer dans un sas, avec un bureau de part et d'autre. Un bureau est aménagé de manière habituelle pour ce type de local et occupé par deux intervenantes, tandis que le second bureau laisse penser à la fois à un bureau et à une cuisine. Il s'agit ensuite de passer une porte coupe-feu avant d'accéder aux lieux de vie des résidentes, et précisément à la salle à manger. L'intérieur de la maison n'est pas très bien entretenu, les tables de la salle à manger ne sont pas propres et sont couvertes de taches, de morceaux de papier et de restes de nourriture. L'arrière de la maison compte une seconde cour intérieure sommairement aménagée, dans laquelle plusieurs résidentes sont installées pour fumer. Personne ne semble accorder de l'attention à l'arrivée d'une personne étrangère aux lieux : les dames présentes jettent un coup d'œil à mon passage mais peu d'entre elles répondent à mon salut. Lorsque je termine les entretiens avec mes interlocutrices, l'ambiance dans la salle à manger est éminemment électrique et l'incident semble pouvoir éclater à tout moment. Quelques dames sont occupées à discuter d'un événement récent et confrontent, de manière animée, leurs avis par rapport à cela. Passer la porte coupe-feu en direction du sas d'entrée et des bureaux m'amène immédiatement à ne plus ressentir le « climat électrique » des lieux de vie et à ne plus entendre les conversations houleuses des résidentes.

L'accès à la maison A laisse percevoir une frontière nette entre l'environnement extérieur et l'espace de vie des résidentes, les locaux réservés aux intervenantes servant en quelque sorte d'interface entre les deux espaces. Cette forme de « coupure » a certes pour fonction d'assurer la protection des femmes des intrusions de l'extérieur, plusieurs d'entre elles étant victimes de violence conjugale, mais elle délimite aussi un espace clos où se jouent les interactions au quotidien, où l'interdépendance est grande et où les femmes ont à trouver leur place. La délimitation d'un espace clos semble utilisée comme levier pour laisser émerger les accroches. La dégradation des lieux, l'absence d'appropriation de ceux-ci, la promiscuité imposée par le mode de vie collectif accentuent par ailleurs une impression de relégation, de confinement dans un espace qu'il est difficile de maîtriser. Lorsque le visiteur a accédé à cet espace, il peut voir et ressentir « la vie de la maison », avec ses aléas.

La maison d'accueil pour hommes que j'appellerai la « maison B » se trouve à la sortie de la ville, dans un quartier où l'habitat est vieillot, pas en très bon état ou rénové avec des moyens financiers limités, où se trouvent peu de petits commerces mais un supermarché et son entrepôt. Le quartier apparaît comme un dédale de petites rues pavées étroites, certaines à sens unique, avec peu de possibilités de stationnement des voitures. A plusieurs endroits, des hommes discutent dans la rue,

certaines devant un magasin, d'autres devant un café, d'autres encore devant la maison B. Trouver l'entrée de l'institution n'est pas évident : rien n'indique la maison B au numéro qui m'a été donné mais une plaque est accrochée au mur quelques mètres plus loin. Cette plaque indique le numéro auquel se trouve la maison B ! Des résidents occupés à fumer une cigarette de l'autre côté de la rue confirment qu'il s'agit bien de la maison B. Lorsque je sonne, un éducateur vient m'accueillir : il est au courant de ma visite mais la question du local ne semble pas avoir été tranchée. Des tractations ont alors lieu entre la directrice, une éducatrice et mon interlocuteur pour décider de l'endroit où va avoir lieu la rencontre. La directrice tente d'orienter vers le salon ou la chambre de mon interlocuteur, mais ce dernier, sans toutefois s'opposer formellement, souligne les inconvénients des solutions proposées. L'éducatrice finira par proposer le bureau des éducateurs, qui se trouve un peu à l'écart des lieux de vie. Un seuil pour accéder au couloir qui mène au bureau permet de se rendre compte que la maison B est en fait le résultat de l'aménagement de deux maisons adjacentes. Pendant la discussion à propos du local, qui a lieu dans le couloir, quelques résidents déambulent dans la maison, me saluent sans se mêler de ce qu'il se passe.

Dans la maison B, la frontière entre l'intérieur et l'extérieur présente une porosité plus grande, les espaces ne sont pas aussi clairement délimités que dans la maison A. L'organisation de l'espace traduit une présence aux autres plus souple, mais peut-être aussi plus chaotique, à la lumière des parcours et des liens sociaux des bénéficiaires. L'occupation de l'espace « se négocie », se décide dans une forme de rapport de force où chacun fait valoir sa liberté d'action, préserve son espace privé, recourt à la ruse pour se soustraire à la volonté de l'autre. L'émergence du lien semble s'inscrire dans une organisation mouvante, peu structurée, favorisant davantage l'expérimentation.

A l'intérieur du monde précaire, les stéréotypes de genre<sup>22</sup> restent très prégnants : non seulement le genre a une influence sur les stratégies de survie<sup>23</sup> du monde précaire, mais il imprègne le travail social, et notamment les prises en charge en milieu d'accueil pour adultes. Le séjour en maison d'accueil pour hommes vise essentiellement la remise en ordre administrative et physique, l'installation dans un nouveau logement<sup>24</sup>. Le travail social auprès des femmes en milieu d'accueil consiste encore le plus souvent à leur apprendre à assumer les tâches traditionnelles, à savoir les activités de ménage, la gestion d'un budget serré, la responsabilité éducative des enfants<sup>25</sup>.

Pour aborder le vécu par rapport au passage vers l'âge adulte, j'ai récolté des récits dans lesquels les jeunes adultes reconstituent leur parcours de vie et racontent leur quotidien, leurs « projets ». Le récit donne accès à leur expérience vécue, à leur subjectivité par rapport à la question d'un possible « passage à l'âge adulte ». La narrativité leur permet aussi, en tant qu'ils sont produits d'une histoire individuelle, familiale et sociale, d'opérer une reconstruction de leur passé au travers de la

---

<sup>22</sup> *Le genre est la construction sociale et culturelle de la différence des sexes. Les rôles assignés aux hommes et aux femmes sont le produit des imaginaires sociaux, de la culture dominante. Ils cadent les espaces de pouvoir et de liberté de chacun.*

<sup>23</sup> *Les stratégies de survie sont les formes d'existence, les pratiques, les liens sociaux et les rapports au monde qui permettent aux personnes, à l'intérieur d'un territoire donné, de donner sens à leur existence.*

<sup>24</sup> EYCKMANS Gisèle, *L'apport d'une analyse de genre sur le travail social de la précarité*

In Sous la direction de COENEN Marie-Thérèse (2008), *Genre et travail social*, Université des femmes, n°41, pp 235-245

<sup>25</sup> LANZARINI Corinne (2003), *Survivre à la rue. Violences faites aux femmes et relations aux institutions d'aide sociale*, Cahiers du Genre, n°35, pp 95-115

remémoration des principaux événements marquant leur parcours de vie, vécus et mémorisés, d'accéder à un espace de savoir et de sens. La consigne donnée est suffisamment large pour que chacun aborde son parcours de vie avec la porte d'entrée qu'il souhaite privilégier. Les récits ont été enregistrés avec l'accord des jeunes adultes concernés.

## LES « BRICOLAGES » DES JEUNES ADULTES

Le passage vers l'âge adulte pour mes interlocuteurs s'inscrit dans un parcours de vie chaotique, fait de carences, de conflits ou de ruptures, mais aussi dans un contexte sociétal en mutation, où les références collectives s'effacent progressivement pour laisser une place croissante aux repères individuels. Cette double dimension contextuelle n'est certainement pas dépourvue d'effet sur la manière dont ils conçoivent leur rapport à soi et au monde, dont ils s'acquittent de ce qui représente un défi pour eux, la construction de leur identité. C'est cette identité qui permet en effet à l'être humain de s'affirmer dans sa singularité et de trouver sa place dans le contexte social dans lequel il évolue.

Selon M. CASTRA<sup>26</sup>, l'identité est constituée par « *l'ensemble des caractéristiques et des attributs qui font qu'un individu ou un groupe se perçoivent comme une entité spécifique et qu'ils sont perçus comme telle par les autres.* » L'identité ne peut se concevoir comme une qualité intrinsèque qui existerait en soi, en l'absence de tout contact avec les autres, ni comme une propriété figée. Au contraire, elle est le fruit d'un processus. Le travail identitaire s'effectue de manière continue tout au long de la trajectoire individuelle et dépend à la fois du contexte et des ressources qui peuvent être mobilisées. Elle est étayée par les multiples appartenances du sujet et s'élabore en fonction des ressources du contexte de vie en imbriquant une multitude de facettes dans une entité complexe. Elle évolue aux cours de l'existence en se redéfinissant au gré des rencontres et des expériences de vie.<sup>27</sup>

Ce travail de construction s'apparente à ce que Cl. LEVI-STRAUSS<sup>28</sup> appelle le « bricolage », à savoir « *l'élaboration d'ensembles structurés en utilisant des bribes et des morceaux, témoins de l'histoire de l'individu ou de la société.* » Pour Cl. LEVI-STRAUSS<sup>29</sup>, le bricoleur est « *celui qui œuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés.* » Il est « *apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées ; mais à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental*

---

<sup>26</sup> CASTRA Michel, *Identité*. In Sous la direction de PAUGAM Serge (2010) , *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », pp. 72-73.

<sup>27</sup> *Le travail identitaire est le mouvement par lequel l'individu fait siens, transitoirement, des conceptions, des valeurs, des schèmes d'action pluriels, parfois contradictoires, qu'il a incorporés par socialisation ou, plus tard, par ses expériences de vie. L'identité est une reformulation mouvante, à la fois subjective et collective, inachevée, de la diversité des appartenances, des expériences, des choix, des engagements, des imaginaires qui façonnent les personnes.* Voir KAUFMANN Jean-Claude (2004), *L'Invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.

<sup>28</sup> LEVI-STRAUSS Claude (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon

<sup>29</sup> Ibid.



*est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les « moyens du bord »<sup>30</sup>. Les éléments sont recueillis ou conservés en vertu du principe que cela peut toujours servir.*

La notion de « bricolage identitaire » caractérise cette construction des identités en fonction d'éléments empruntés à des univers différents et de ressources que le sujet trouve dans son contexte de vie. E. CORIN<sup>31</sup> se réfère à cette notion pour évoquer *« la façon dont des personnes ou des groupes, exclus ou à la marge de la société centrale et des consensus qu'elle promet, assemblent en de nouvelles synthèses provisoires et labiles, fragiles, des éléments empruntés au cadre culturel ambiant et à des lieux à travers lesquels ils sont passés ou qu'ils ont imaginés ... Il s'agit de réaliser une combinaison toujours allusive et provisoire entre des éléments empruntés à des univers différents. »*

Chaque jeune adulte rencontré au cours de cette recherche livre certes un parcours de vie singulier, choisit une entrée particulière pour donner accès à son parcours en fonction des éléments saillants de sa vie. Mais tous articulent leurs préoccupations autour du logement, du revenu et de l'accès au travail ainsi que des relations avec la famille et l'environnement. Ils évoquent aussi des vécus affectifs et émotionnels par rapport à leur situation particulière. Aussi, afin de tenter de comprendre ce que ces jeunes adultes déploient comme ressources et comme stratégies pour rester « accrochés », un voyage au travers des domaines évoqués ci-dessus est une manière de percevoir en quoi ils peuvent se rencontrer et en quoi leurs parcours deviennent singuliers.

Avant d'entamer ce voyage, je tiens à souligner le fait que, lorsqu'ils abordent leur manière de « s'accrocher », les jeunes adultes ne font pas de distinction entre la période où ils étaient mineurs et celle où ils sont devenus majeurs. Ils font plutôt part de ce qui, selon eux, fait trace de leur parcours dans la précarité, quel que soit l'âge, de la manière dont ils font face aux absences et aux manques, aux marques de rejet, aux disqualifications et aux discriminations. Ils amènent la question du logement, du budget et de l'accès à l'emploi comme des facteurs supplémentaires à prendre en compte à ce moment particulier de leur parcours de vie.

---

<sup>30</sup> *Le bricoleur s'arrange avec un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions ou de destructions antérieures ». Les éléments recueillis par le bricoleur sont « à demi particularisés », c'est-à-dire « suffisamment pour que le bricoleur n'ait pas besoin de l'équipement et du savoir de tous les corps d'état, mais pas assez pour que chaque élément soit astreint à un emploi précis et déterminé. » La première démarche pratique du bricoleur est « rétrospective : il doit se retourner vers un ensemble déjà constitué, formé d'outils et de matériaux ; en faire, ou en refaire, l'inventaire ; enfin et surtout, engager avec lui une sorte de dialogue pour répertorier, avant de choisir entre elles, les réponses possibles que l'ensemble peut offrir au problème qu'il lui pose. Tous ces objets hétéroclites qui constituent son trésor, il les interroge pour comprendre ce que chacun d'eux pourrait « signifier », contribuant ainsi à définir un ensemble à réaliser, mais qui ne différera finalement de l'ensemble instrumental que par la disposition interne des parties ... Les possibilités demeurent toujours limitées par l'histoire particulière de chaque pièce, et par ce qui subsiste en elle de prédéterminé, dû à l'usage originel pour lequel elle a été conçue, ou par les adaptations qu'elle a subies en vue d'autres emplois. »*

In LEVI-STRAUSS Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962

<sup>31</sup> CORIN Ellen (1996), *Dérives des références et bricolages identitaires dans un contexte de postmodernité*, In Sous la direction de ELBAZ Mikhaël, FORTIN Andrée et LAFOREST Guy (1996), *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernité au Québec*. Québec : Les Presses de l'Université de Laval ; Paris : L'Harmattan, pp 254-269

## **1° De petits arrangements dans la façon d'habiter**

Dans notre société occidentale, un des repères du passage à l'âge adulte est l'occupation d'un logement indépendant de celui des parents. A la lumière de leur parcours de vie, cette question prend une tonalité particulière chez les jeunes rencontrés. En effet, plusieurs d'entre eux ne cohabitent plus ou plus régulièrement avec un parent depuis plusieurs années, ont connu le placement institutionnel et un nombre important de changements de lieux de vie. La question du logement et de l'habiter traverse leurs récits, se laisse voir comme un des défis auxquels ils font face au quotidien.

Les jeunes adultes mentionnent tous la maîtrise<sup>32</sup> du logement individuel comme un élément crucial et organisateur de leur mode de vie : accéder au logement est une étape essentielle, mais avoir la capacité de s'y maintenir constitue un défi pour eux. Avoir un logement, un « chez-soi » grâce auquel on est à l'abri physiquement et psychologiquement, c'est en effet avoir un « dedans » protégé de tout ce qui vient du « dehors », le dehors des conditions climatiques et de l'environnement, mais aussi le dehors que représentent les autres<sup>33</sup>. Le logement assure une fonction de protection de l'individu, en étant un foyer qui pallie la précarité de notre condition humaine. Et pouvoir habiter chez soi ne signifie pas seulement avoir un abri, mais aussi avoir la faculté de constituer un espace pour soi au sein de la société, d'y déployer ses pratiques quotidiennes, d'y engager une construction de soi<sup>34</sup>. Le logement est à la fois une enveloppe et un maillon de l'inscription dans la société. Mais, « avoir un toit » nécessite d'avoir les moyens de l'assumer, c'est-à-dire de disposer de ressources financières suffisantes, de pouvoir « composer » avec les aléas des exigences des propriétaires, des relations avec le voisinage et de la place parmi les autres, de rencontrer les contraintes des services sociaux. S'ils sont tous préoccupés du fait « d'avoir un toit », les jeunes adultes rencontrés ont chacun une manière de s'approprier et d'habiter le logement révélatrice de leur histoire, de leur mode de relation, une manière spécifique d'en faire le support de l'expression de soi.

Pour les jeunes ayant connu le placement institutionnel et donc un mode de vie essentiellement collectif, « habiter » le premier logement après l'institution est loin d'être une évidence pour eux qui ont sans cesse été soumis au vouloir des autres. Ils ont tendance à ne pas se réapproprier les espaces mais à davantage les investir comme des lieux de passage dans lesquels ils installent peu d'eux-mêmes. Le mobilier n'a pas d'importance, est abandonné lors de leur départ du logement sans que cela ne paraisse constituer une source de tracas. Tout est remplaçable, interchangeable et rien ne s'inscrit dans le temps. Dimitri et Natacha ont connu des placements institutionnels au cours de leur jeunesse. Dimitri a quitté l'institution pour s'installer dans un logement individuel tandis que Natacha a connu une période de vie en couple puis d'errance avant de chercher son propre logement. Pour Natacha particulièrement, l'essentiel est de savoir où loger mais l'endroit a peu d'importance, peut varier d'un jour à l'autre sans qu'elle ne semble en être affectée. Dimitri par contre est davantage

---

<sup>32</sup> BERNARD Nicolas (2006), *Maîtriser son logement : réflexion sur l'inadaptation des instruments législatifs*, Droit et société, vol.2, n°63-64, pp 553-583.

<sup>33</sup> CASSAIGNE Bertrand (2006), « Habiter », C.E.R.A.S Projet, n° 294, p. 67-71.

<sup>34</sup> Ibid.

déseparé quand il ne bénéficie plus de l'étayage du service d'accompagnement et, selon son expression, il « *se gamelle* ».

L'accès au premier logement individuel au départ du milieu familial n'est pas souvent un choix personnel pour ces jeunes. Il répond à une contrainte extérieure, le plus souvent en lien avec la question du revenu. Tamara et Lucas ont recherché leur premier logement au départ du milieu familial parce que les circonstances les y ont contraints. Tamara, enceinte, pouvait bénéficier d'allocations du C.P.A.S. dans la mesure où elle vivait dans un logement indépendant du domicile familial. Elle s'est conformée à cette condition pour bénéficier d'un revenu et a loué un appartement avec l'intention d'y vivre avec son copain. Les choses ne se sont pas passées comme prévu : le logement était en mauvais état et son copain est rapidement rentré dans sa propre famille, ce qui provoqua le retour de Tamara vers le foyer maternel.

*« Je pouvais avoir droit à mon CPAS mais seulement si j'avais un appartement. Donc on [Tamara et son copain] a pris un appartement ensemble. C'était moi qui payais tout parce que lui il était mineur ... Et après, quelques temps après, il est retourné vivre chez sa mère. Et moi ben il m'a laissé dans un appartement qui n'avait pas de chauffage ... Puis après, jusqu'à ce que j'accouche, ma maman m'a reprise chez elle et je payais mon loyer. » (Tamara)*

A aucun moment dans les mois qui suivent, la recherche d'un logement ne répond à un désir personnel chez Tamara. Cette recherche continue plutôt à être liée à des contingences du moment. Le désir profond de Tamara est « *d'habiter* » chez sa mère, mais des événements et des facteurs extérieurs la contraignent régulièrement à devoir faire autrement (tensions avec ses frères pendant l'adolescence, nécessité d'un logement indépendant pour bénéficier d'un revenu d'intégration sociale, opposition du SAJ à la cohabitation avec ses frères auteurs de violence sur son fils). Chaque fois que le logement indépendant ne lui semble plus s'imposer à elle, Tamara retourne vivre chez sa mère.

*« Je devais chercher après un appartement et tout. Il [le S.A.J.] me voyait en autonomie et tout. Mais voilà... je suis restée chez maman ». (Tamara)*

Au moment où je la rencontre, Tamara continue à subir les injonctions de l'extérieur et ne peut se projeter dans un logement indépendant du foyer maternel. Si l'hébergement collectif la confronte à des relations conflictuelles avec certaines résidentes, lui donne le sentiment d'un impact négatif sur les comportements de ses enfants, il est néanmoins toléré, car l'alternative préconisée par les services d'aide n'est pas congruente avec ses désirs et aspirations. Malgré les aléas de la vie chez sa mère, tant sur le plan matériel que relationnel, Tamara ne semble pas encore prête à renoncer à ce mode d'hébergement.

*« Parce qu'il y a aussi la recherche du logement. Moi ici, je vais aller m'inscrire à l'AIS ..., voilà c'est les obligations que le SAJ a données et Mme X. [médiatrice de dettes] aussi ». (Tamara)*

Lorsque le ménage bénéficie de l'intervention financière du C.P.A.S., le passage à la majorité d'un enfant a un effet immédiat sur la répartition des revenus. L'impact direct de ce changement de situation familiale sur les allocations octroyées au parent peut devenir une source de tensions et être susceptible de provoquer la séparation. Ce fut le cas pour Lucas : sa mère le mit en demeure de

trouver son propre logement. Lucas s'est soumis à cette injonction maternelle en recourant aux « ressources » qui lui paraissaient les plus « accessibles », à savoir la location d'un studio dans le même immeuble que sa mère.

*« [J'ai vécu avec ma mère] jusque mes 18 ans. A la fin elle m'a donné un sac et elle m'a donné mes papiers pour dire voilà ... j'ai dû voler de mes propres ailes quoi. Donc, j'ai loué quelque chose ... En fait le propriétaire qu'on a trouvé, c'était le même que ma mère. Et j'ai habité juste au-dessus de ma mère. Mais j'avais mon chez moi. » (Lucas)*

Mais répondre positivement à l'injonction maternelle n'est pas suffisant pour apaiser les tensions entre eux. En effet, sa mère l'incite à avoir un logement indépendant et en même temps le met en difficulté d'y arriver en « accaparant » une partie de son revenu. Lucas, déçu et dans un état de colère inexprimable, reprend une distance maximale avec elle en refusant de la rencontrer pendant plusieurs semaines.

Chez la plupart des jeunes adultes rencontrés, la multiplication et la succession des lieux de vie continuent à être leur réalité au-delà de la majorité, quand ils occupent un logement indépendant. Les changements sont le plus souvent en lien avec des événements de la vie relationnelle et affective. Changer de logement, c'est tantôt tenter de trouver les moyens de suivre ses inclinations personnelles et reprendre ainsi de la maîtrise sur son existence, c'est tantôt se distancer de ses figures d'attachement ou s'en rapprocher, c'est tantôt ne pas se résigner à la relégation. Barbara décrit longuement la succession des lieux de vie depuis qu'elle a 20 ans. Pour elle, envisager un autre logement constitue un moyen d'être constamment à la recherche d'un point d'ancrage suffisamment rassurant et satisfaisant pour entamer des projets personnels et familiaux. Barbara témoigne aussi de la nécessité d'être stratégique dans le contact avec les propriétaires pour accéder au logement, d'être tenace dans les démarches, ainsi que du « coût » tant financier que personnel de la recherche d'un logement. Pour elle, l'accession au logement est un véritable combat à recommencer constamment, dont l'issue dépend en partie aussi de la maîtrise des codes sociaux.

*« J'explique que j'ai une caution sur le côté et que j'ai un garant. Parce que c'est important d'avoir un garant pour trouver sinon j'ai peu de chance de trouver ... en cherchant comme une malade, en usant je ne sais pas combien de cartes de téléphone. Et l'important aussi c'est de prendre le journal le vendredi, le vendredi matin. Téléphoner le matin, des fois ça fait sérieux ... ça fait genre on se lève ... Il ne faut pas être découragée et tomber sur un propriétaire sympa ... Faut tout essayer, ramasser des coups de gueule. » (Barbara)*

L'aspiration de la plupart des jeunes adultes est de bénéficier d'une liberté d'action par rapport à leur logement. La réalité les confronte à des déceptions successives, à un sentiment de rejet et de relégation, vient interroger la valeur que leur accorde la société. La confrontation à l'insalubrité et à la dégradation du parc immobilier qui leur est accessible, aux relations et pratiques discriminatoires des propriétaires, le renoncement au rêve de devenir propriétaire parce qu'un crédit hypothécaire ne peut être octroyé sont autant de blessures pour ces jeunes. Barbara raconte la difficulté de pouvoir « habiter », d'avoir un « chez soi » qui préserve son intimité et décrit la manière dont les aléas du logement ont un impact au niveau émotionnel.

*« Je suis trop stressée, c'est à l'intérieur et tout ... je broie souvent du noir et tout parce que j'essaie de voir quelle solution je peux avoir ... Elle [sa fille] a 6 ans là mais ça*

*devient difficile, il me faut de l'intimité absolument, pour elle et pour moi, sinon je pète les plombs. Puis ma chambre dans un salon, c'est pas génial ... Et là c'est pas possible parce que je peux même pas rajouter une armoire quoi. C'est trop p'tit. Donc, j'en ai marre, j'attends et pour le moment, j'économise. » (Barbara)*

Lors de la recherche d'un logement, la caution locative prend une place particulière dans les préoccupations de ces jeunes adultes. Elle est à la fois le sésame pour accéder à un mode de vie « *comme tout le monde* » et le lieu des confrontations aux particularités de leur situation. Ces jeunes racontent les « bricolages » auxquels ils sont amenés pour répondre à cette exigence des propriétaires et avoir des chances d'aboutir à une location effective. Ne pas être en dette et garder ainsi du pouvoir ou s'exposer aux risques de la négociation sont, pour eux, les seules alternatives.

*« Non, je n'ai jamais pris tout ce qui est caution CPAS ou quoi que ce soit, ... j'aime pas trop ça moi. Je préfère économiser ... de mettre moi-même comme ça je ne dois rien à personne, j'ai aucune dette quoi. C'est ça que je pense dans ma tête. Et je trouve que c'est meilleur comme ça de toute manière. » (Dimitri)*

*« J'avais pas le choix. J'ai dû m'arranger avec le propriétaire pour payer les mois de caution en plus du mois de loyer ... ils ont bien voulu faire cet arrangement-là. C'est ce qui m'a sauvé. » (Lucas)*

Pour que la négociation avec le propriétaire ait des chances d'aboutir, la ruse<sup>35</sup> peut aussi constituer une manière de résister, de se soustraire au bon vouloir de l'autre afin d'assurer son espace de vie. Natacha imagine de « jouer » avec les aides à l'aménagement dont elle pourrait bénéficier auprès du C.P.A.S. et ainsi rencontrer les attentes du propriétaire par rapport à la caution locative.

*« Un propriétaire qui voulait bien qu'on s'arrange pour les cautions ... il voulait les cautions en main, mais je lui ai dit que j'allais faire ma demande de prime d'installation et que j'allais lui payer avec ça ... Dès que j'ai eu payé mes cautions, et ben j'ai eu mon bail. » (Natacha)*

Dans ce contexte, l'hébergement en maison d'accueil apparaît comme un autre moyen de résoudre la question de la caution locative dans la mesure où une économie régulière est une obligation pendant la durée de séjour et que la gestion du budget est supervisée par les intervenants.

*« L'économie que je fais ici, c'est surtout pour payer mes cautions parce que à ce moment-là, je vais demander une prime de déménagement au CPAS pour pouvoir me payer du mobilier. Et voilà, c'est reparti. » (Dimitri)*

« *Avoir un toit* », si cela est une évidence dans le discours de ces jeunes, n'est pas pour autant une banalité du quotidien. Bien au contraire, c'est une source régulière de stress et de frustrations pour ces jeunes adultes. La charge financière (loyer, charge locative et facture d'énergie), la salubrité des lieux, l'état du logement, la protection de son espace personnel sont autant de difficultés potentielles susceptibles de mettre à mal la stabilité du logement et susciter le désir d'en changer. Les modèles d'habitats connus dans leur enfance les ont déjà familiarisés à cette réalité. Mais, l'instabilité et la désorganisation de leur projet de vie, la précarité des liens sociaux (avec le propriétaire, le voisinage) viennent aussi refléter l'histoire d'un ancrage chaotique.

---

<sup>35</sup> BERNARD Nicolas, op.cit.

*«J'ai déménagé de là, j'ai repris un truc plus grand parce que j'avais besoin de place ... Le propriétaire de là m'a foutu dans la merde carrément, parce que la maison était insalubre. Il fallait pas la louer, il me l'a louée. Moi j'ai commencé à être malade, j'avais plein de problèmes de santé. J'en avais marre quoi, donc je me suis barré de là. » (Lucas)*

*« Il était sympa le proprio. Mais c'était une copropriété, donc il y avait une autre propriétaire qui vivait en bas ; et elle, elle me sentait pas du tout ... Donc moi ça m'a pas plu. Et sans envoyer de renom, sans rien, j'ai discuté avec le proprio, qui encore une fois a été très sympa de me laisser repartir alors que j'avais pas fini du tout, j'avais que six mois que j'étais là. Donc j'ai dit que ça se passait pas bien, qu'il valait mieux que je m'en aille et tout ça. Et il m'a dit ok.» (Barbara)*

## **2° Un rapport distancié au travail**

L'entrée dans la vie professionnelle est identifiée par les sociologues comme un marqueur de l'entrée dans l'âge adulte. Toutefois, dans notre société postindustrielle, les changements profonds dans la sphère du travail amènent à l'érosion de ce référent important, à l'affaiblissement du rôle du travail comme vecteur principal d'intégration sociale. Le passage à l'âge adulte est alors davantage marqué par l'incertitude et l'instabilité. Malgré la situation de plus grande instabilité dans laquelle ils se trouvent, la plupart des jeunes continuent à affirmer vigoureusement la valeur du travail. Le rapport au travail chez les jeunes en situation de précarité peut varier en fonction de leurs représentations du travail et de la valeur qu'ils lui attribuent dans la construction de leur identité sociale et de leur itinéraire de vie<sup>36</sup>.

La plupart des jeunes adultes que j'ai rencontrés font de l'accès à l'emploi une de leurs préoccupations dans la mesure où celui-ci leur ouvre l'accès à une rémunération. Le travail salarié est une valeur pour eux et ils aspirent à un emploi stable, à « un C.D.I.<sup>37</sup> ». Mais, les qualités intrinsèques du travail et le niveau de la rémunération ne semblent pas guider leur choix. Ils sont prêts à accepter n'importe quel travail, à n'importe quelle condition pour autant qu'il présente un avantage financier dans leur situation.

*« Peu importe le travail si on est payé. Tant que moi j'ai pour me nourrir et payer pour moi, j'ai tout ce qu'il faut. Pour moi, ça va ... Et si plus tard j'ai une famille, si mon travail ne me suffit pas, je chercherai après un autre qui paie mieux, tout simplement». (Dimitri)*

*« C'est une formation que c'est moi qui ai décidé de prendre ... Ouais mais j'aime pas. C'est juste pour mettre de l'argent de côté pour passer mon permis ». (Natacha)*

*« On était payé quand même 1 euro de l'heure ... Heureusement, parce que pour le travail qu'on faisait ... c'était une boulangerie en fait. C'était une formation mais tout ce qu'on faisait était vendu ». (Barbara)*

---

<sup>36</sup> ROBERT Marie et PELLAND Marie-Andrée (2007), *Les différentes postures à l'égard du travail salarié chez des jeunes vivant en situation de précarité : subir, résister et expérimenter*, Nouvelles pratiques sociales, vol. 20, n°1, pp80-93

<sup>37</sup> contrat à durée indéterminée

Les « petits boulots », ceux qui ne demandent aucune qualification, s'inscrivent dans le registre de la débrouille mais amènent une rémunération directe, peuvent aussi avoir momentanément un sens pour eux.

*« Je faisais des vieilles maisons et on les retapait. J'ai quelqu'un qui s'occupait de ça et il m'a engagé comme ça, sans papier sans rien ... parce qu'il fallait que je travaille, je n'avais pas le choix ». (Lucas)*

*« Je travaillais en noir parce qu'on n'avait pas assez ... donc je travaillais en noir pour un salaire vraiment de misère parce que je touchais 5€ de l'heure pour ramasser des merdes de chat dans des litières. Et donc, je touchais 20€ par jour parce que c'était plus ou moins 4 heures. » (Natacha)*

Chez eux, le travail ne semble que rarement ou ponctuellement constituer un lieu essentiel d'intégration sociale, de reconnaissance sociale ou d'appartenance collective. Pour Dimitri et Lucas, lorsqu'ils vivaient dans la rue, le travail a toutefois pu constituer momentanément un élément d'identité sociale auquel ils ont tenté de s'accrocher. Ils expriment tous deux de la satisfaction, et même un peu de fierté, par rapport à leur première expérience de travail. Lorsqu'il se trouvait à la rue, Dimitri a tenté de préserver son emploi, sans toutefois arriver vraiment à concilier les exigences du travail et ce mode de vie chaotique, où les besoins primaires sont parfois difficilement satisfaits.

*« Ce métier-là, c'est pour ça que je l'aime beaucoup parce que c'est polyvalent, il faut vraiment avoir le coup d'main quoi. Et c'est ça que j'aimais bien ... Mais comme c'est un travail fort physique, moi il me fallait un certain confort. Et moi, après un mois, j'étais tout cassé, j'étais plus rien, j'ai maigri ... Donc de là, le patron, il l'a remarqué. Donc à ce moment-là, j'ai perdu mon boulot. » (Dimitri)*

Pour Lucas, le premier emploi salarié dans une entreprise de menuiserie alors qu'il vit dans la rue est une source de motivation pour réunir les moyens financiers de louer un studio et ainsi pouvoir quitter la rue. Mais il est surtout une source de restauration narcissique, de valorisation suscitant un « mieux-être », l'occasion de renouer avec une expérience relationnelle gratifiante.

*« J'ai travaillé pendant deux ans pour un patron qui était exceptionnel quoi. On se marrait, tous les jours ... c'était assez marrant, je retrouvais entre guillemets l'humour de mes amis quand j'étais jeune ... Il y avait la même ambiance qu'à l'école » (Lucas)*

Chez ces jeunes adultes, l'accès à l'emploi prend aussi souvent l'allure d'une réactivation des difficultés rencontrées dans la formation scolaire, des vécus d'échec et de relégation, des discontinuités dans leurs parcours. L'entrée dans le monde du travail les confronte à l'obligation de « faire avec » ce que fut leur parcours scolaire mais aussi à leur faible estime de soi, à un sentiment de honte. Le mode de réaction de chacun est alors fonction de leur vulnérabilité face à la stigmatisation. Certains jeunes peuvent s'engager dans des formations qualifiantes et ainsi compenser progressivement les carences de leur parcours. Barbara est consciente des lacunes de sa formation de base et de ses acquis pédagogiques, les a intégrés comme des freins permanents au choix de formations ultérieures et à l'accès au monde du travail, mais manifeste une volonté de les dépasser.

*« Ben en fait je savais pas quoi faire vu le peu de scolarité que j'ai eu et comme je connais pas mes calculs et tout ça, c'était pas évident pour moi. » (Barbara)*

La recherche d'une formation chez Barbara répond, à présent, davantage à une motivation personnelle, à une démarche visant l'image d'elle-même. En ce sens, le travail devient une activité sociale, dont la valeur n'est plus la seule rétribution mais est l'occasion de l'expression de soi et de ses capacités<sup>38</sup>.

*« C'est pas parce qu'on m'a demandé, c'est parce qu'il fallait que je fasse quelque chose. Je voulais travailler et tout ça ... Je voulais faire ça pour me prouver et prouver aux autres que je savais me lever ... Et alors pour me prouver à moi-même que j'étais capable aussi de bosser » (Barbara)*

Pour d'autres jeunes adultes, le contrôle social exercé par les services d'insertion professionnelle et le poids de leurs exigences normatives apparaissent purement imprévisibles, arbitraires voire dénués de sens. L'anticipation et l'organisation de stratégies efficaces deviennent alors pour certains « simplement inaccessibles » ou sources d'angoisse difficilement gérables, ce qui est sanctionné par la suspension du revenu. Lucas raconte à quel point les procédures du FOREM lui sont apparues inutiles, contraignantes et incompréhensibles.

*« Il y a de ça 4 – 5 mois, j'ai perdu mon chômage, je suis retombé au CPAS ... pas le choix. Tout simplement parce que quand j'envoie des candidatures d'emploi, il faut que je garde l'adresse, il faut que je garde l'e-mail pour faire une preuve. Et il faut que je fasse photocopier l'e-mail pour dire que j'ai bien envoyé mon CV. Et ça j'ai pas fait, je savais pas qu'il fallait garder les e-mails pour dire qu'on avait envoyé des trucs. Ils vont quand même chercher loin maintenant, franchement, aller chercher les e-mails ... en plus moi que j'ai l'habitude de supprimer mes messages. Donc comment est-ce qu'on fait ? » (Lucas)*

Tamara n'arrive pas à s'engager de manière active dans la recherche d'un emploi ou d'une formation qualifiante. Son attitude conformiste par rapport aux exigences et aux pressions du FOREM se traduit dans le respect minimal du contrat d'insertion mais a un coût psychique élevé chez elle. En effet, Tamara développe depuis de nombreux mois des comportements phobiques rendant les démarches problématiques.

*« Vers fin octobre début novembre, j'ai commencé mes problèmes, vraiment mes problèmes de santé, vertige et la peur de la hauteur qui est ma phobie ... qui se sont aggravés. Ça a empiré depuis ces deux dernières années. Je savais plus bouger de chez maman, j'ai dû faire appel à deux médecins différents. Ils ont rien trouvé ... physiquement, tout est bien. Mais c'est dans ma tête. Et ici pour l'instant, je vais voir un psychologue du comportement. Avant que ça ne vienne, au mois de juillet, j'avais été au 4<sup>ème</sup> étage à l'ONEM pour faire mon contrat. Et puis après, fin octobre début novembre, et ben je savais plus y aller. Plus rien. Je devais tout le temps annuler les rendez-vous. A l'ONEM après, ils en ont eu marre et puis voilà j'ai eu des suspensions. » (Tamara)*

---

<sup>38</sup> ROBERT Marie et PELLAND Marie-Andrée (2007), *Les différentes postures à l'égard du travail salarié chez des jeunes vivant en situation de précarité : subir, résister et expérimenter*, Nouvelles pratiques sociales, vol. 20, n°1, pp80-93



Les stéréotypes de genre restent encore bien présents dans le processus d'orientation et de choix des filières professionnelles. En milieu précaire, là où les valeurs traditionnelles sont les plus ancrées, la transmission des rôles féminins et masculins traditionnels reste active et « naturalise » les rapports sociaux. Barbara, quand elle parle de sa formation professionnelle, amène cette question du genre. En effet, lorsqu'elle commence une formation en boulangerie-pâtisserie, elle doit faire face au discours dissuasif du formateur, aux remarques discriminatoires des autres candidats. Il leur paraît étonnant qu'une femme entame une formation en boulangerie, alors que cette activité professionnelle demande les capacités physiques d'assumer des tâches lourdes. Barbara exprime sa colère devant de telles remarques, et se donne comme tâche de faire la preuve de sa volonté d'apprendre, refusant « l'aide » qui lui est proposée pour certaines tâches. Néanmoins, elle n'arrive pas réellement à faire entendre ses revendications, à participer aux tâches en boulangerie au même titre que les autres stagiaires. Elle doit se contenter d'une « *solution alternative* » répondant mieux au stéréotype de genre, accepter une partie des heures de formation dans la section traiteur.

*« Chaque fois qu'on voulait m'aider, je refusais parce que ça va aller oui (rire). Je viens pour apprendre, j viens pas pour qu'on m'aide. Oui, une fille, ils étaient tout fous. Tout le monde était gentil avec moi (rire). Alors ... on me laissait pas faire non plus parce que t'avais des mecs... des machos ... En boulangerie j'allais pas souvent parce que j'étais une fille ... c'est plus pour les mecs boulangerie. Mais moi j'étais même fâchée de ça parce que je voyais les autres partir en boulangerie et moi je restais en pâtisserie. Et alors, pour finir, ils m'ont mis en traiteur aussi pour que j'ai plus que les autres vu que j'étais une fille.» (Barbara)*

### **3° Des tentatives de maîtrise de la discontinuité du lien familial**

Les auteurs, et particulièrement J. BOWLBY, s'accordent sur une relative stabilité, au cours de l'existence, de l'attachement construit dans la petite enfance. Certains nuancent ce propos qui peut paraître déterministe, en soulignant les évolutions possibles sous l'influence des événements, des rencontres et des remaniements liés au parcours de vie. Toutefois, bien que les comportements d'attachement s'affichent de moins en moins explicitement en fonction de l'âge, une tendance à contrôler l'accessibilité des figures d'attachement et à les rechercher en cas de détresse persiste tout au long de la vie. Comment ces jeunes adultes se débrouillent-ils avec la désorganisation de leurs liens d'attachement primaires ? Comment gèrent-ils les attachements ultérieurs, notamment lorsqu'il s'agit de créer leur propre famille ?

Lorsque mes interlocuteurs évoquent leurs parents, la plupart mettent en évidence les paradoxes et l'absence de confiance qui caractérisent les liens avec eux, les comportements et les réactions imprévisibles de leur mère tout autant que les absences récurrentes de leur père. Le passage à l'âge adulte réactive le plus souvent, chez eux, des sentiments de rejet et d'abandon de la part des figures d'attachement primaires et plus largement de la famille. La solitude prévaut au moment de faire les premiers pas dans le monde des adultes et le besoin d'étyage<sup>39</sup> reste aussi prégnant pendant cette phase de transition que pendant leur jeunesse. Or, chez la plupart d'entre eux, c'est déjà cet étyage qui leur a fait défaut dès l'enfance. S'ils sont capables d'une description lucide des manquements et

---

<sup>39</sup> L'étyage est l'ensemble des interactions d'assistance de l'adulte permettant à l'enfant d'apprendre à organiser ses conduites afin de pouvoir résoudre seul un problème qu'il ne savait pas résoudre au départ.

des inadéquations de la figure d'attachement, ils ne peuvent néanmoins pas renoncer complètement à son soutien, à cet espoir qu'elle puisse un jour leur apporter la sécurité qui leur a fait défaut. Ces jeunes « composent avec cette réalité » en tentant parfois de déresponsabiliser les parents, en affirmant ne pas leur en vouloir ou en tentant d'occulter une partie sombre leur histoire familiale. Au quotidien, en dépit d'une colère souvent réprimée, ces jeunes adultes tentent de conserver avec leurs parents ou leur fratrie un lien qui réponde à leur besoin d'appartenance. Prudence voire méfiance guident toutefois leurs pas au vu de leurs expériences antérieures de rupture.

Dimitri et Natacha ont connu, de manière précoce, une situation familiale chaotique et le placement institutionnel dès leur enfance. Natacha tient, à l'égard de ses parents, des propos catégoriques, soulignant avec force leur « incompetence ». Dimitri se montre plus indulgent à l'égard des siens, réprime toute colère à leur égard et tente de minimiser la responsabilité de son père dans la mesure de placement prise pour lui et sa fratrie.

*« A partir de mes dix ans ... enfin non, c'est même pas à partir de mes dix ans, ça n'a jamais été avec ma mère le courant. Mon père, n'en parlons pas, il ne sait pas élever ses enfants ... Le problème de ma mère, c'est dans sa tête donc tant qu'elle se fait pas soigner, elle est folle dans sa tête ... j'sais même pas comment elle a su avoir la garde de ses enfants. » (Natacha)*

*« Tout simplement mes parents n'étaient pas des parents spécialement corrects. Je ne leur en veux pas spécialement. Mais, de là, j'ai voyagé de foyer en foyer. Ma mère, je ne l'ai pas connue longtemps, elle a été déchuée 100% des droits parentaux. Mon père il nous avait pas droit parce qu'il travaillait beaucoup trop tard, il revenait trop tard et il n'y avait aucune baby-sitter qui pouvait nous reprendre à ce moment-là. » (Dimitri)*

Le récit de Lucas vient minutieusement décrire les comportements paradoxaux et imprévisibles adoptés par sa mère au cours de son enfance et de sa jeunesse, la manière dont elle distille les informations relatives à l'histoire familiale, dont celles-ci viennent semer le doute dans une relation initialement très proche. Lorsque Lucas est âgé de 11 ans, une première brèche dans le lien avec la mère est provoquée par l'information d'une sœur décédée. La révélation brutale de ce qu'il nomme un « secret de famille<sup>40</sup> » alors qu'il est âgé de 15 ans vient ensuite faire effraction dans ce lien étroit avec la mère et provoquer la rupture. Elle a un impact d'autant plus grand qu'elle concerne les origines de Lucas.

*« Ma mère m'a expliqué deux versions différentes : pour dire que j'avais une sœur qui était morte avant ma naissance et que c'était mon père qui l'avait tuée, donc ... j'ai vécu avec ça pendant longtemps. Puis j'ai appris que j'étais l'enfant d'un viol, ma mère s'était laissée violer par mon père apparemment et j'aurais été l'enfant d'un viol. Et à 18 ans 19 ans, j'apprends que tout est faux. Tout est pure invention de sa part ... Je me suis renseigné, mon père n'a jamais fait de prison, il n'a rien à se reprocher. De là, j'ai été voir ma mère pour lui demander des explications et des comptes surtout. Elle, elle m'a dit que c'était moi qui avais tout inventé ... Donc j'suis resté deux ans sans lui parler. Moi je lui ai toujours pas pardonné parce qu'elle m'a quand même*

---

<sup>40</sup> On entend habituellement par « secrets de famille » les non-dits sur un passé, sur des événements vécus au sein de la famille. Pour diverses raisons, certains événements sont passés sous silence et sont inconnus d'une partie des membres de la famille. Ils sont le plus souvent des choses dont on a honte.

*menti et ça m'a fait du mal. J'ai vécu avec l'esprit que j'ai une sœur qui n'a jamais existé. C'est le grand secret de la famille ça. » (Lucas)*

Chez Lucas, la révélation de « secrets de famille » puis la multiplication des partenaires de sa mère viennent mettre à mal sa confiance et semer le doute par rapport à son identité, par rapport à l'authenticité de l'amour maternel, à la sécurité qu'elle peut lui offrir. Le quotidien, pendant sa jeunesse, entretient le sentiment de négligence et de tromperie de la part de sa mère.

*« J'étais livré à moi-même. Déjà, je travaillais, je travaillais en black pour pouvoir lui payer parce que j'ai payé ma bouffe, j'ai payé mon linge. Je donnais 400 € par mois à ma mère en étant toujours à l'école ... Ma mère m'escroquait. » (Lucas)*

Ponctuellement, Lucas peut retrouver de courts moments de complicité avec sa mère, au cours desquels la différence des générations est gommée, mais il les engrange précieusement comme des « *moyens de tenir le coup* ». Il les entretient en les racontant, il les évoque sous forme d'anecdotes et renoue avec des émotions positives lors du récit. Vivre au jour le jour, penser au plaisir du lendemain sont des stratégies auxquelles Lucas recourt volontiers pour résister à la souffrance psychique.

Actuellement, le lien avec la mère est rompu chez Natacha, Dimitri et Lucas. Natacha et Lucas n'ont plus contacts avec leur mère depuis une dernière rencontre particulièrement décevante pour eux, au cours de laquelle ils ont fait une fois de plus l'expérience de l'absence de fiabilité de celle-ci. Lucas s'interroge par rapport à l'éventualité d'une reprise de contact, manifeste de la méfiance à l'égard de sa mère qui l'a souvent trahi tandis que Natacha adopte une attitude de dépit, renonce à la possibilité d'une relation satisfaisante.

*« Maintenant, ma mère essaie de reprendre contact avec moi. Je ne sais pas quoi faire franchement ... Donc, je vais attendre, voir comment les choses s'arrangent quoi ... C'est elle qui a fait le premier pas, c'est pas moi qui aurais été la trouver ... Parce qu'elle m'a menti pendant au moins 18 ans de ma vie, c'est pas pour recommencer ... » (Lucas)*

*« Ben ça va pas voilà, je cours pas après les nouvelles. » (Natacha)*

Face à la pauvreté des possibilités de lien au sein de la famille, certains jeunes se créent une famille de substitution, une famille imaginaire. Cela permet de répondre à un besoin d'appartenance fondamental chez l'être humain. Lucas présente, dans son récit, une jeune femme de son âge, qu'il appelle « sa sœur » et qu'il a rencontrée à l'occasion d'une relation amoureuse de sa mère avec un membre de la famille de celle-ci. Cette personne est devenue la référence familiale de Lucas, qui exprime son attachement mais aussi ses peurs d'une rupture.

*« J'ai une amie que je considère comme ma sœur, elle a 20 ans, ça fait 12 ans que je la connais. Donc c'est vraiment ma meilleure amie. Elle, je peux faire confiance. C'est la seule personne que je fais confiance ... ça [il montre des photos] c'est ma meilleure amie ... ça c'est ses deux enfants, trois ans et deux ans. J'suis tonton des deux. C'est la seule famille que je m'suis recréée. Pas le choix ... C'est mon point de repère franchement. Si un jour on venait à s'engueuler, je sais pas ce que je deviens ... » (Lucas)*

Lorsque j'évoque les relations amoureuses avec les deux jeunes hommes, ce sont l'absence de confiance et les sentiments de trahison qui sont évoqués pour expliquer la difficulté à investir une

relation affective. Dimitri et Lucas les nomment comme les principaux freins à la relation amoureuse. Si Lucas s'interroge explicitement sur l'impact de ses attachements primaires et adhère à l'explication que lui a donnée une psychologue, Dimitri a plutôt tendance à vouloir se dégager du risque d'un nouvel échec et dénie l'importance de la relation amoureuse. En effet, Lucas raconte une expérience amoureuse qui est venue faire écho au vécu de trahison dans ses attachements primaires et mettre davantage à mal sa capacité à faire confiance. Il n'a plus investi de nouvelle relation amoureuse et se demande si cela sera possible pour lui.

*« Ce qui me coûte, c'est que maintenant je ne fais plus confiance. Par exemple, quand je suis sorti avec une fille récemment, j'arrive pas à lui faire confiance comme quelqu'un d'autre quoi. C'est pas le même amour, j'sais pas. »* (Lucas)

Dimitri adopte une attitude plus défensive : il affiche d'abord une attitude désinvolte, dit *« ne pas avoir le temps »* ou *« ne pas chercher spécialement »*, puis laisse entendre indirectement son hésitation à prendre le risque d'une telle relation, la souffrance potentielle liée à une relation affective. Il tient alors à se démarquer, au nom de son expérience de vie, d'un positionnement préjudiciable à l'autre.

*« Dans mon cas, ça toujours été la fille qui est venue vers moi ... je ne la rejette pas, j'étais très gentil avec elle ... Mais, ce qui est bien dans des situations comme ceci, on ne fait pas le foireux avec parce qu'on sait bien ce que ça fait d'avoir mal en soi. En tout cas, moi, mon cas, c'est comme ça, je sais pas faire de mal à quelqu'un comme ça parce que je sais bien ce que ça fait. »* (Dimitri)

La violence conjugale, la victimisation sont des réalités bien présentes dans les parcours de vie des jeunes femmes. Elles ont été les témoins de scènes de violence entre leurs parents pendant leur jeunesse, et elles en sont les victimes lorsqu'elles s'engagent elles-mêmes dans des relations amoureuses. Les récits de mes interlocutrices mettent en évidence à quel point subir la violence peut être banalisé, faire partir d'un quotidien chaotique ou constituer un élément parmi d'autres à gérer dans une réalité quotidienne précaire. A ce sujet, Natacha nomme ses diverses expériences de couple qui se sont soldées par des violences et le départ précipité de son lieu de vie, soit à l'initiative de son compagnon soit à sa propre initiative. La création de sa propre famille devient le lieu de transmission des modèles d'attachement familiaux.

*« Je me suis mise en ménage avec un garçon qui était plus vieux que moi ... il était 10 ans plus vieux que moi. Je suis restée un an avec lui, il m'a frappée ... donc je suis partie de chez lui. J'ai un ami qui m'a recueillie chez lui ... à mes 17 ans. Et puis on s'est mis ensemble ... ça été fini 5,5 mois après, un peu avant mon anniversaire, un peu avant mes 18 ans. Je me suis mise en ménage mais ça n'a pas marché non plus. Il m'a frappée aussi puis il m'a mis dehors. »* (Natacha)

Chez ces jeunes adultes, les figures d'attachement primaires n'ont joué que partiellement leur rôle fondamental de base de sécurité et de soutien de l'activité exploratoire. Leur parcours de vie a multiplié les ruptures et rejets, et confirmé le modèle relationnel qu'ils s'étaient représenté, à savoir des liens insuffisamment sécurisés. Lorsque les carences sont précoces, la discontinuité des soins ne permet en effet pas de construire un sentiment de sécurité très solide et inscrit, chez l'individu, l'information qu'elle constitue en elle-même une qualité intrinsèque du lien. Les relations ultérieures sont marquées par les tentatives de réparer cette discontinuité du lien. Les relations avec la famille

et les relations amoureuses sont empreintes à la fois d'un besoin de soutien, reflet de leur anxiété par rapport à un nouvel abandon, et d'un besoin d'indépendance psychologique, reflet de l'évitement d'une intimité paralysante.

#### **4° Des tentatives de régulation des contacts sociaux**

Ainsi qu'évoqué précédemment, l'attitude envers les partenaires sociaux est en partie déterminée par les expériences d'attachement vécues pendant la petite enfance et la représentation qui s'en est suivie. La désorganisation de l'attachement et l'insécurité qui l'accompagne viennent conditionner la manière dont les jeunes établissent et entretiennent des liens discontinus avec leur environnement. A l'adolescence particulièrement, le niveau d'organisation de l'attachement du jeune et la qualité des relations avec les pairs sont étroitement liés<sup>41</sup>.

Lorsque mes interlocuteurs s'expriment à propos de leurs contacts sociaux, ils racontent le plus souvent soit des expériences insatisfaisantes, frustrantes, décevantes, soit des expériences d'intense complicité et de partage. Leurs relations sociales se déclinent sur le mode de l'investissement en yo-yo, tantôt dans la grande proximité et tantôt dans la distanciation maximale. Les relations d'amitié sont le plus souvent peu nombreuses ; mais lorsqu'elles existent, elles sont survalorisées, ont une valeur de restauration narcissique. La « juste distance » qui favorise l'inscription du lien dans la permanence se régule difficilement pour eux. Alors, le repli sur soi et l'isolement social d'une part, la position de domination d'autre part deviennent leurs manières de « gérer » la distance relationnelle avec l'environnement tout autant que des protections contre les discriminations et le rejet.

Lucas se définit comme une personne solitaire, met en exergue son isolement et l'absence de soutien de la part de son entourage. Pour tenter de continuer à paraître « comme tout le monde », Lucas dissimule les difficultés qu'il rencontre, ne s'exprime pas à propos de ce qu'il vit à la maison. La confiance en l'autre n'est pas suffisante pour laisser transparaître sa vulnérabilité.

*« J'ai toujours été solitaire. Je parlais à personne, personne il savait que j'avais des problèmes. » (Lucas)*

De son côté, Dimitri constate amèrement cet isolement social, et le présente comme une fatalité chez les jeunes placés en institution. Il semble avoir intériorisé le jugement négatif porté par une partie de la société sur ces jeunes placés. Il légitime l'isolement social en en faisant le résultat d'un choix délibéré ou un « élément identitaire » des jeunes qui partagent cette expérience de vie. Il tente alors de le valoriser en en soulignant le bénéfice par rapport aux moqueries dont il pourrait faire l'objet.

*« Seul, on restera seul, c'est tout. C'est comme ça .... Nous, on préfère qu'on nous parle pas que de nous balancer des vanes à longueur de journée ... La plupart des gens qui sont en foyer, on les voit souvent seul dans le bus ou seul sur un banc, seul à l'école, seul dans la rue, ... c'est rare quand ils sont accompagnés .... Comme moi j'suis solitaire, je n'ai jamais été dans un groupe d'école, je n'ai même jamais essayé de m'intégrer. Seulement, j'ai toujours été solitaire, je préfère. » (Dimitri)*

---

<sup>41</sup> ATGER F. op.cit.

La ruse avec lui-même<sup>42</sup> constitue une ressource psychique essentielle de l'être humain, utile pour lui permettre de réduire la souffrance que lui cause notamment l'absence de reconnaissance voire la discrimination. Par cette manière de s'illusionner, l'individu arrive à vivre avec ses tensions existentielles sans trop en souffrir. Dimitri et Lucas pensent ainsi les relations d'amitié comme des indicateurs de leurs qualités intrinsèques, de potentiels vecteurs de reconnaissance sociale.

*« Nous on n'a rien. Donc forcément, si on vient vers nous, c'est pas parce qu'on a quelque chose, c'est plutôt parce qu'ils nous apprécient. Dans ces cas-là alors, je suis sûr et certain que ce sont des vrais amis. Je peux leur faire confiance ... Je les compte sur une main mais je sais bien qu'ils sont sincères. »* (Dimitri)

Les deux jeunes hommes mettent étonnamment aussi l'accent sur l'existence d'un nombre limité d'amis, avec qui ils déclarent une relation de confiance possible. Ces quelques amis sont des « compagnons de guindaille », les « gars » qu'ils retrouvent « pour déconner » mais aussi ceux à qui ils font appel pour affronter les dangers de l'extérieur. Mais ce nombre limité de contacts sociaux ne leur offre pas la possibilité d'échanger des services au quotidien. Lorsque V. COHEN décrit la vulnérabilité relationnelle<sup>43</sup>, elle souligne le peu de relations sociales de ces jeunes mais aussi des relations qui ne sont pas susceptibles d'offrir un véritable système d'échange. Dans cette perspective, la vulnérabilité relationnelle peut être envisagée comme un déficit de « support social », c'est-à-dire l'absence du « sous-ensemble des individus sur qui une personne peut s'appuyer pour obtenir une aide instrumentale ou émotionnelle ».

En l'absence d'un étayage familial, des jeunes ont tendance à surinvestir cette appartenance à un groupe, même s'il est restreint. Lucas trouve un point d'appui auprès de condisciples, investit ce petit groupe comme un lieu d'ancrage lui permettant de « s'en sortir ».

*« En fait, ce qui m'aidait, c'étaient mes meilleurs amis à l'école ... Je m'suis raccroché comme je pouvais à ce que j'avais. Et le seul truc que j'ai, c'était mes amis. C'était pas de l'amitié par profit, on s'en foutait de tout quoi. On était un groupe de cinq, mais on était vraiment des amis ... et je suis toujours en contact avec eux. »* (Lucas)

La domination est présentée, par ces jeunes adultes, comme une autre voie possible pour exister aux yeux d'autrui et ainsi s'assurer une place dans l'entourage. Natacha rend compte de la manière dont elle arrivait à s'imposer dans les groupes de bénéficiaires par cette attitude de domination.

*« Je connaissais tout le monde. Mais s'il y avait quelqu'un qui m'ennuyait ... non il y avait personne qui m'ennuyait, je faisais ma p'tite loi là-bas, donc je m'en foutais ... »* (Natacha)

Cette position peut aussi être renforcée par des tentatives d'intimidation. C'est ce que Dimitri appelle « mettre une certaine terreur ». Lorsque les contacts sociaux, et particulièrement ceux avec les pairs, sont vécus comme du harcèlement ou sont l'occasion de disqualifications insupportables, la violence devient, pour eux, une stratégie efficace pour tenir l'autre à distance mais aussi reprendre de l'honneur et de la fierté. Dimitri décrit avec détails la manière dont la violence s'est inscrite

---

<sup>42</sup> Sous la direction de LATOUCHE Serge, SINGLETON Mickaël, LAURENT Pierre-Joseph et SERVAIS Olivier (2004), *Les raisons de la ruse : une perspective anthropologique et psychanalytique*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S.

<sup>43</sup> COHEN Valérie (1997), *La vulnérabilité relationnelle*, Socio-anthropologie, 1.

progressivement dans les interactions avec ses pairs, le bénéfice qu'il en a retiré non seulement en termes d'apaisement intérieur, de restauration de l'estime de soi mais surtout de régulation des relations sociales.

*« Certaines personnes, malheureusement, ils ne comprennent que seulement par la violence et il y en a certains alors à ce moment-là qui commencent à s'écarter, à ne plus nous parler. Mais nous, on préfère qu'on nous parle pas que de nous balancer des vanes à longueur de journée, tout simplement. Pour ça, en priorité aussi, on explose, pour pouvoir être tranquille. » (Dimitri)*

L'acte violent, l'affrontement physique entre jeunes organisent, structurent le jeu social, notamment autour de l'école, et permettent l'affirmation de soi, la résistance à la pression sociale du groupe. Encore faut-il être capable de s'en prendre à des figures reconnues du groupe.

*« Moi, je préfère m'en prendre à quelqu'un de plus grand, plus fort, même quelqu'un qui a beaucoup de réputation. Comme ça, si moi j'arrive à le coucher, je récupère en quelque sorte sa réputation. Comme ça, moi après, on me laisse tranquille. Donc ça fait que moi j'ai battu le plus grand, le plus fort de l'école, on va dire ça comme ça, et après, moi on me laisse tranquille. Pourquoi, parce que j'ai frappé et qu'il est couché. Et vu qu'il a su rien faire, moi j'ai récupéré sa réputation. Après, c'est plus de moi qu'on se moque, c'est de lui. Mais voilà, moi j'ai réglé mes problèmes. » (Dimitri)*

Ces attitudes de défiance dans le milieu de vie ne sont pas sans rappeler le « *capital guerrier* » décrit par Th. SAUVADET<sup>44</sup> comme une stratégie de lutte contre la domination, un moyen de s'imposer et donc d'exister. L'affrontement physique devient un moyen de mettre en scène les rapports de domination qui se jouent dans le quartier ou à l'école, de déterminer une forme de hiérarchisation sociale au sein des pairs. L'objectif est de s'assurer une place et un rôle dans l'environnement, sans nécessairement viser le développement du lien social.

Alors que certains jeunes se décrivent comme des solitaires, d'autres jeunes mettent en évidence leur facilité à entrer en relation, à aller à la rencontre d'autrui, à se construire comme des « individus multi-appartenants »<sup>45</sup>. Toutefois, la multiplication et la diversification des liens sociaux s'accompagnent d'une plus grande fragilité et la confiance a du mal à trouver sa place. Natacha se plaît à souligner qu'elle se « *fait des connaissances partout* », que cela fut encore le cas juste avant notre rencontre. Avec un sourire en coin, elle ajoute qu'elle ne choisit « *pas toujours les bonnes* ». Barbara fait valoir les mêmes compétences relationnelles dans ses contacts avec l'environnement, insiste sur l'importance de « *bien s'entendre avec tout le monde* ».

## **5° Du stigmatisme au retournement du stigmatisme**

En milieu de précarité, la discrimination et la relégation sont des réponses fréquentes aux stéréotypes véhiculés par la classe dominante. Ces jeunes en font l'expérience depuis de nombreuses

---

<sup>44</sup> SAUVADET Thomas (2005), *Causes et conséquences de la recherche de « capital guerrier » chez les jeunes de la cité*, Déviance et Société, vol.29, pp 113-126

<sup>45</sup> *Les individus multi-appartenants se construisent dans plusieurs champs sociaux distincts (famille, habitat, loisirs, ...)*  
FOUCART Jean (2009), *Fluidité sociale, précarité, transaction et souffrance*, Pensée plurielle, n°20, pp 93-105.

années, parfois dès le début de leur scolarité. Aussi les comportements de discrimination de la part de leur environnement et le vécu de stigmatisation traversent-ils de manière récurrente les récits des jeunes adultes que j'ai rencontrés.

Sont reprises sous le terme « stigmaté » certaines différences ou caractéristiques qui posent problème et paraissent à ce point insupportables aux yeux des autres qu'elles jettent l'opprobre sur les individus qui en sont porteurs. Le sociologue GOFFMAN<sup>46</sup> s'est intéressé à cette question de la stigmatisation et des difficultés rencontrées par les membres de groupes qui en sont victimes. Le terme "*stigmaté*" vient des Grecs qui l'avaient forgé pour désigner les marques au fer et au couteau qu'ils infligeaient aux personnes qui allaient à l'encontre des règles de bonne vie et mœurs de la cité. Cette marque corporelle souvent visible pointait l'aspect infâme, inhumain de celui qui le portait et dont il était recommandé de se méfier. Le concept de stigmaté s'est ensuite élargi et, de nos jours, il fait référence à tout attribut amenant une personne à être profondément discréditée. L'attribut stigmatisant est le résultat d'une sélection sociale liée à une culture et une époque donnée, et ainsi considéré comme allant à l'encontre des attentes normatives du groupe<sup>47</sup>. En cela il constitue une rupture à la norme. Parmi les différents groupes stigmatisés, GOFFMAN<sup>48</sup> distingue les groupes qui possèdent des « *stigmates tribaux* » (l'appartenance à des groupes raciaux, ethniques ou religieux), des « *stigmates liés aux abominations du corps* » (des traits physiques non hérités tels qu'obésité, déformation du corps) et des « *stigmates liés à la personnalité* » (éléments de caractère tels que le manque de volonté, la malhonnêteté, des passions irrépressibles). Il est important de rappeler que tous les groupes possédant un même type de stigmaté ne vivent pas l'expérience de la stigmatisation de manière identique. Certains peuvent être maltraités alors que d'autres sont davantage épargnés, selon leur position dans la hiérarchie sociale ou selon la nature du stigmaté. CROCKER J., MAJOR B. et STEELE C.<sup>49</sup> soulignent le rôle de deux caractéristiques du stigmaté pour expliquer la plus grande vulnérabilité de certains groupes, à savoir l'invisibilité du stigmaté et la perception de contrôle du stigmaté. Le secret par rapport à une partie avilissante de soi génère la peur d'être découvert et amène les individus à des comportements d'isolement et de retrait, et au développement d'un sentiment de honte. L'aspect contrôlable du stigmaté amène pour sa part l'individu à ressentir une certaine responsabilité devant la situation dans laquelle il se trouve, à avoir l'impression que, s'il le veut, il a la possibilité de changer sa situation.

D. BOURGUIGNON, dans une communication à un colloque à Lille en 2006, cite CROIZET & LEYENS<sup>50</sup> (2003) pour qui « être stigmatisé » renvoie au fait de posséder « une caractéristique associée à des traits et stéréotypes négatifs qui font en sorte que ses possesseurs subiront une perte de statut et seront discriminés au point de faire partie d'un groupe particulier ; il y aura « eux », qui ont une mauvaise réputation, et « nous » les normaux ». De cette définition, quatre éléments apparaissent être caractéristiques de la stigmatisation : la possession d'un attribut négatif, l'existence de

---

<sup>46</sup> GOFFMAN Erving, *Stigmaté : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Editions de Minuit, 1975

<sup>47</sup> BOURGUIGNON D., & HERMAN G., *Au cœur des groupes de bas statut : La stigmatisation*.

In. HERMAN G., *Travail, chômage et stigmatisation : Une analyse psychosociale*, Ed. De Boeck, 2007.

<sup>48</sup> Ibid.

<sup>49</sup> Cités par BOURGUIGNON D. et HERMAN G., *Au cœur des groupes de bas statut : La stigmatisation*, In HERMAN G., *Travail, chômage et stigmatisation : Une analyse psychosociale*, Ed. De Boeck, 2007.

<sup>50</sup> CROIZET J. et LEYENS J-P. (2003). *Mauvaises réputations: Réalités en enjeux de la stigmatisation sociale*. Paris, Armand Colin.



stéréotypes négatifs à l'encontre du groupe, l'expérience du rejet et de la discrimination et le fait que l'identité sociale du groupe soit négative.

A différents moments de leur parcours de vie, les jeunes adultes que j'ai rencontrés ont été confrontés aux marques de discrimination et de rejet de leur entourage. Lorsqu'il raconte le rejet dont il a fait l'objet dans différents milieux, Dimitri mentionne le stéréotype<sup>51</sup> négatif que la société développe par rapport aux jeunes ayant connu le placement institutionnel. Alors que les enfants bénéficient d'un regard bienveillant et empathique, les « jeunes placés » lorsqu'ils deviennent adolescents sont rapidement désignés comme des jeunes déviants, adoptant des conduites délictueuses et moins souvent perçus comme des personnes en difficulté. Ce regard fait écho à un vécu intérieur souvent douloureux et vient parfois le renforcer.

*« Depuis tout petit, j'ai été en home. En clair, j'ai été reconnu comme orphelin au départ. Et là ça fait mal, ... enfin au début, moi ça m'a fait mal personnellement. Je m'en rappelle même si j'étais très très très jeune, je m'en rappelle encore comme si c'était hier ... c'est des points tellement marqués. Donc c'est un point que si on commence à se moquer dessus, c'est un point trop sensible » (Dimitri)*

*« Des jeunes comme moi, on les voit comme des drogués, des délinquants directement ... des alcooliques même. On nous prend pour tout et n'importe quoi. Alors que non, c'est pas vrai, la plupart des personnes qui sont ici, ils se sont gamellés aussi, la plupart ne sont pas comme ça ... Je n'en veux à personne parce que tout le monde pense pareil à peu près » (Dimitri)*

Ces comportements qui lui sont injustement attribués en raison de son appartenance au groupe des « jeunes placés » amènent ainsi Dimitri à s'identifier davantage au groupe stigmatisé, façon pour lui à la fois d'assouvir son besoin d'appartenance et de se protéger des effets destructeurs de la stigmatisation. Ce mode de réaction permet encore de se sentir moins responsable des difficultés rencontrées<sup>52</sup>.

Dimitri raconte l'exclusion dès l'école primaire, l'impression d'être différent parce que ses parents sont absents et qu'il ne peut bénéficier de leur protection. Les moqueries, les insultes, les remarques blessantes sous le couvert de l'ironie font partie de l'expérience relationnelle des jeunes adultes que j'ai rencontrés. Cette expérience est partagée par Lucas lorsqu'il suit les cours dans l'enseignement secondaire et « fait des petits boulots » parce que sa mère ne subvient pas à ses besoins matériels.

*« Tous les enfants qui sont comme moi ... on est rejeté par des personnes qui ont eu une vie normale, pas une vie bien mais une vie normale, qui ont des parents auprès d'eux et tout ça. Alors eux, ils se moquent des enfants comme moi j'ai été, en difficulté. De*

---

<sup>51</sup> Selon Leyens J.-Ph., Yzerbyt V. et Schadron G.(1996), le stéréotype peut être défini comme un « ensemble de croyances partagées à propos des caractéristiques personnelles, généralement des traits de personnalité, mais aussi des comportements propres à un groupe de personnes ». Les stéréotypes sont habituellement considérés comme des généralisations abusives, des raccourcis de pensées (Yzerbyt V. et Schadron G., 1996). L'envahissement des stéréotypes a pour conséquence que ceux-ci sont considérés comme des faits établis, sont souvent perçus comme des « catégories naturelles » et non pas comme des construits sociaux. (Rothbart M. et Taylor M., 1992).

<sup>52</sup> BOURGUIGNON D. et HERMAN G. *op.cit.*

*l'école primaire jusqu'à la secondaire, et ça suivra. C'est comme si c'était une étiquette qu'on avait au front collée et malheureusement ce sera à vie. » (Dimitri)*  
*« A l'école, on me traitait de puant parce que des fois j'avais même pas le temps de me laver vu que je rentrais du travail et que je devais prendre mes affaires pour aller à l'école. » (Lucas)*

Dimitri raconte encore comment les stéréotypes relatifs aux jeunes placés en institution ou dans la rue viennent imprégner son quotidien de jeune adulte. Il se sent beaucoup plus contrôlé que les autres jeunes et plus vulnérable face aux avis rendus par les figures d'autorité de la société. La manipulation lui semble alors la seule voie pour reprendre du contrôle dans l'interaction.

*« Parce qu'on a pas le choix, on est obligé de frotter la manche dans ces cas-là. On est obligé de s'en sortir en frottant la manche. C'est malheureux à dire mais c'est comme ça. » (Dimitri)*

Cette réaction de Dimitri est à rapprocher de la « ruse »<sup>53</sup> au sens de cette stratégie à laquelle l'individu recourt pour pallier à son sentiment d'impuissance, pour « endormir » la méfiance de l'autre ou l'amener à renoncer à son pouvoir. La ruse aide à survivre quand les circonstances sont contraires. Elle est mobilisée, par le plus faible, dans les rapports de force inégaux et permet d'échapper à l'opposition directe, à l'affrontement physique. Les pratiques rusées se tissent donc dans l'ombre d'un pouvoir que d'autres possèdent et dont on est dépossédé<sup>54</sup>.

Dimitri et Lucas mettent en évidence la poursuite des pratiques discriminatoires lorsqu'ils connaissent un temps dans la rue.

*« C'est pareil quand on tombe dans la rue. Voilà, on est un clochard. Et là c'est parti pour de nouvelles insultes. » (Dimitri)*

Mes interlocuteurs soulignent encore les pratiques de discriminations à l'égard des allocataires sociaux lors de la recherche d'un logement, les préférences des propriétaires pour les personnes pouvant justifier d'un revenu professionnel. La discrimination est constamment présente et les explications qu'ils reçoivent leur semblent appartenir au non-sens.

*« Y a pas tous les propriétaires qui prennent les cautions du CPAS, donc c'est pas facile ». (Natacha)*

*« Personne ne veut des cautions du CPAS ou ce qui s'en suit ... ils veulent pas des gens qui sont sur le CP ou sur le chômage beaucoup pour le moment. » (Dimitri)*

*« C'est nul leur truc parce que, quelqu'un qui travaille, il peut être viré, et ne plus rien avoir aussi ... Que ceux qui sont virés, du jour au lendemain ils n'ont plus rien. Ils doivent faire les démarches et tout ça pour avoir un chômage ou le minimex ou quoi. Donc il y a aucune garantie là-dedans. » (Barbara)*

La difficulté de « coller » à une norme édictée par la société ou une figure qui fait autorité accentue aussi le sentiment de dévalorisation ressenti par mes interlocuteurs. Barbara raconte les efforts qu'elle a fournis pour suivre une formation en boulangerie-pâtisserie, pour s'y montrer active et soucieuse d'apprendre. Le fait que le maître de stage lui conseille de poursuivre une formation à

---

<sup>53</sup> LATOUCHE Serge, SINGLETON Mickaël, LAURENT Pierre-Joseph et SERVAIS Olivier *op.cit.*

<sup>54</sup> Ibid.

l'IFAPME si elle souhaite être engagée par un patron, la démotive complètement dans la mesure où elle ne détient pas le Certificat d'Etudes de Base nécessaire à une inscription. Convaincue que ses efforts sont vains, Barbara quitte son lieu de stage et ne termine pas la formation. Barbara explique encore que la répétition du vécu d'échec scolaire suscite chez elle une perte de confiance en soi. Dissimuler ses lacunes à autrui constitue alors une manière de se rendre de la fierté et préserver son estime de soi.

*« Quand on n'a pas son CEB, c'est quand même quelque chose de grave On doit avoir des fameuses séquelles. C'est ce que j'imagine ... [Les calculs] moi j'ai horreur de ça, j'ai peur moi de ça, je n'arrive pas, ça rentre pas. C'est comme j'ai un blocage, je suis sûre que je vais pas y arriver Et comme moi, je suis quand même assez fière, je veux pas que mon copain m'aide ... parce que ça m'énerverait s'il voit que j'arrive pas pour une connerie » (Barbara)*

De la même manière, Dimitri et Lucas mettent en évidence la honte<sup>55</sup> ressentie face à la nécessité de s'adresser à un service social pour obtenir de l'aide, de laisser voir leurs difficultés mais surtout leur fragilité. Ils ont tendance à contourner cette nécessité de recourir à la solidarité collective, à masquer ou à simuler pour éviter le regard d'autrui. Natacha adopte une réaction différente et se montre capable de tirer parti de la stigmatisation dont elle fait l'objet pour obtenir des avantages, notamment l'intervention effective des services sociaux. Natacha renverse le stigmate, affiche sa différence pour s'affirmer et obtenir satisfaction à ses besoins.

*« Il y a les gens qui te regardent bizarrement. La première fois que j'ai été au Resto du Cœur, j'avais la gêne. J'étais gêné d'aller là ... mais il faut que je mange, j'ai pas le choix. Donc je faisais la file » (Lucas)*

*« Donc j'ai été au CPAS et ils avaient pas trop de solution pour moi. Donc j'ai dormi dans des abris de nuit à Charleroi. J'allais dans des accueils de jour. Puis quand il faisait froid, ben en soirée, j'allais à l'accueil de soirée aussi. Et pour manger au Resto du Cœur... Et j'allais demander au CPAS de Charleroi qu'ils me fassent un petit mot pour moi avoir les repas gratuits aux Resto du Cœur. Sinon, c'est 1€ ... ou 50 cents. Et aussi quelques vêtements, c'est déjà ça. » (Natacha)*

Dans leurs récits, les jeunes adultes partagent un autre stéréotype négatif qui amène à la stigmatisation, celui de la maladie mentale. Les stratégies de Dimitri et Natacha à ce niveau sont complètement différentes et laissent entrevoir les deux manières les plus contrastées de réagir, à savoir d'une part une grande sensibilité à la discrimination et l'intériorisation de l'étiquette posée sur soi, et d'autre part, une attitude défensive et le renversement du stigmate en affirmation de soi. Natacha raconte avec un plaisir non dissimulé la manière dont elle instrumentalise ce stigmate de la folie pour tenter d'en tirer parti et se soustraire aux contraintes d'un placement en IPPJ. Son objectif est de se rapprocher de ses copains et elle est prête à simuler, à utiliser tous les subterfuges pour l'atteindre. Si elle arrive momentanément à susciter la perplexité voire l'inquiétude des intervenants,

---

<sup>55</sup> *« La honte est un sentiment unique qui a de multiples facettes ; c'est un sentiment intime qui agit au cœur du fonctionnement psychique mais dont la genèse est sociale. C'est une souffrance sociale qui, faute de pouvoir être traitée « dans le social », produit des effets dans la psyché. C'est une souffrance psychique qui bouleverse le sujet dans son fonctionnement inconscient et ses relations au monde ».*

De GAULEJAC Vincent (2011), *Les sources de la honte*, Paris, Points.

elle est démasquée lors de la consultation de spécialistes. Sa réaction est celle du joueur : « J'ai joué, j'ai perdu ».

*« J'ai essayé de me faire passer pour une folle pour sortir plus vite [de l'IPPJ]. Je voulais aller en hôpital psychiatrique ... Mais je faisais la mongole et tout là-bas, comme si j'avais un retard mental ... (rires) juste pour aller en hôpital psychiatrique. Mais après quand ils m'ont fait passer des tests, je pouvais pas y aller. Parce qu'ils ont remarqué que c'était de la comédie ... au moins c'est plus l'IPPJ, je peux recevoir des visites quand je veux et tout. Et puis c'était à Charleroi, donc euh j'étais plus près des gens que je connaissais ... Oui, ils se sont fort inquiétés, ... parfois je restais assise sur une chaise et je me balançais (rires) pour leur faire croire que j'avais un problème mental, et puis ils ont voulu me faire aller, j'ai eu un rendez-vous avec le chef des médecins pour les plus jeunes. Oui je voulais Charleroi. Mais après ils m'ont fait passer des tests psychologiques. J'ai vu un psychiatre et tout, il a dit que j'avais pas ma place là ... j'étais trop cohérente dans ce que je disais. » (Natacha)*

Par rapport aux marques de rejet dont il est régulièrement l'objet et aux réactions sociales négatives, Dimitri apparaît émotionnellement affecté voire blessé. Dans son récit, il laisse voir comment la répétition de ces situations de discriminations et de disqualifications répétées amène à la violence pour retrouver un peu de sérénité personnelle et sortir de ce sentiment de honte qui l'envahit. L'acte violent devient pour lui un moyen de traduire l'intensité des tensions vécues, une forme de réponse à un vécu psychique devenu insupportable.

*« Au début, on encaisse, on encaisse, on se renferme sur soi-même après. Ça devient un peu plus dangereux parce que quand on se renferme sur soi-même, ça explose et ça peut exploser à tout moment. Et quand on explose pour la première fois, on sent que ça nous fait du bien ... Un jour, j'ai explosé et j'ai vu que ça me faisait du bien, et après j'explosais tous les jours. » (Dimitri)*

La mise à l'écart, la qualification de « *déchet de la société* » ou encore de « *chien de la rue, espèce de malade mental* » le confrontent à un jeu social fait uniquement de rapports de force. Lorsque les frustrations affectives et le sentiment de profonde dévalorisation ne peuvent plus « être métabolisés », Dimitri est littéralement « *débordé* », entraîné dans une dynamique qui le dépasse et vient traduire le ressentiment accumulé.<sup>56</sup>

## **6° Une mobilisation paradoxale des services d'aide**

Accéder à un logement individuel ou à une rémunération, un emploi, est pour ces jeunes adultes, nous venons de le voir, un chemin semé d'embûches et un parcours pendant lequel ils ne sont guère en mesure de compter sur l'apport habituel de la solidarité familiale. Bien au contraire, ils ont fait et continue à faire l'expérience de ne pouvoir s'appuyer que de manière discontinue sur cette solidarité familiale, voire de devoir s'en passer. Cette réalité les amène à entrer en contact, parfois

---

<sup>56</sup> MORHAIN Yves et MARTINEAU Jean-Pierre, *Malaise social et violences d'adolescents*, Cahiers de psychologie clinique, 2001 n°16, pp 79-96

précocement mais parfois plus tardivement, avec les services d'aide, et de le faire avec une connaissance et une aisance révélatrices de l'expérience acquise au cours de leur jeunesse.

Au moment de leur majorité, les jeunes adultes rencontrés ont généralement dû solliciter le C.P.A.S. pour assumer les dépenses de la vie quotidienne. Leur attente à l'égard tant des services sociaux de première ligne que des associations caritatives est une aide à la résolution de leurs problèmes matériels, un moyen de satisfaire leurs besoins primaires (ex. dettes d'énergie, repas, endroit pour dormir). S'adresser à un service social est vu comme le moyen parfois incontournable pour obtenir ce que l'on souhaite mais surtout comme une démarche ponctuelle. La relation avec l'intervenant est alors purement stratégique : elle vise un usage rationnel des aides disponibles. Il en est de même quand Natacha envisage le permis de conduire au travers des aides qu'elle peut solliciter pour l'obtenir.

*« Mon permis, la théorie, je la passe avec l'asbl X ici derrière. J'peux la passer gratuite. Ils donnent toute la théorie et tout, et ils nous aident un p'tit peu et je dois rien payer. Sinon j'dois acheter le livre 50 euros. Et ma pratique, comme mon permis, c'est pour mon projet professionnel, ben normalement le FOREM ... il peut financer ma pratique complètement parce qu'il y a un budget. L'Etat finance un budget pour six permis dans la région de Verviers. Mais six permis tous les combien de temps, ça je ne sais pas »*  
(Natacha)

Lucas a intégré, pendant sa jeunesse, le fait qu'il ne peut compter que sur lui-même pour faire face à ses difficultés. Et c'est ce qu'il fait lorsqu'il est expulsé de son logement. Le recours aux services d'aide ne lui semble pas une démarche naturelle. Or cela pourrait paraître étonnant puisque le CPAS intervenait lorsqu'il vivait avec sa mère. Mais, Lucas n'identifie pas le service comme une source possible d'aide et d'étayage, il y voit essentiellement la possibilité d'avoir des moyens de subsistance (revenu d'intégration). Pour lui, l'intervention du CPAS s'était terminée lorsqu'il avait trouvé un emploi à l'âge de 19 ans !

*« Pour moi, vu que je me suis débrouillé tout seul, je devais me démerder tout seul. C'était ma vision quoi ... Donc voilà, c'est pour ça que j'ai jamais été au CPAS. La seule fois que j'ai été au CPAS, c'est quand j'ai commencé à travailler. »* (Lucas)

Lorsque les jeunes ont connu le placement institutionnel depuis la petite enfance, ils ont tendance à mettre en scène le paradoxe de l'attachement : à la fois une tendance à satisfaire leur besoin de lien et une propension à mettre à mal l'étayage qui est proposé. Aux prises avec des sentiments d'impuissance, ils recourent à la défiance par rapport aux normes institutionnelles pour conserver une impression de contrôle sur leur devenir. Si l'institution peut constituer le lieu de projection des frustrations et blessures, par l'intermédiaire de liens privilégiés, elle peut aussi répondre à un besoin d'appartenance implicite, tacite. Dimitri connaît le placement institutionnel depuis sa petite enfance et a grandi en l'absence de ses parents. Le manque de ressources matérielles et personnelles ressenti au moment de la majorité, il en attribue essentiellement la responsabilité à l'institution et aux éducateurs qui le prenaient en charge au moment de son installation en appartement.

*« J'ai fait ma vie dans les homes ... je les ai pratiquement tous faits. Et avec ça, on apprend tout simplement à se débrouiller par soi-même. Parce que peu importe qui est là, qui n'est pas là, quand on sort, on est tout seul quoi, Donc, je me débrouillais par moi-même. Et c'est de là que bon ... je m'suis gamellé. »* (Dimitri)

Se sentant démuni et impuissant par rapport à cette étape à franchir, Dimitri multiplie les récriminations par rapport aux institutions, souligne avec force des manquements dans l'accompagnement des jeunes. Il a le sentiment de ne rien apprendre et de devoir se débrouiller seul, d'être abandonné à son sort.

*« En étant mis en autonomie comme ceci ... Parce que je ne sais pas ce que j'ai eu comme service mais ils ne regardaient pas spécialement à venir chez moi ... Donc ils ne savaient même pas dire ce qu'il me manquait ou ce qui n'allait pas. Ces services-là ... ils n'expliquent pas spécialement comment payer les factures ou ... ils les font automatiquement à notre place. Donc en clair, on n'a rien à faire. Et à l'âge de 18 ans, on nous lâche quoi ! » (Dimitri)*

Lorsque le lien avec l'éducateur peut être reconnu explicitement, la perception de la situation apparaît plus nuancée. Dimitri souligne alors la bonne volonté de l'éducateur, légitime son manque de disponibilité et désigne le système global comme facteur explicatif de la situation de fait. La désorganisation du lien transparait dans cette manière paradoxale d'évoquer le rôle de l'éducateur.

*« Avec les éducateurs dans les foyers, on n'est pas tout seul. Ils sont obligés de s'occuper un p'tit peu de tout le monde, ce n'est pas ce qui facilite les choses. Parce que personnellement, ils m'ont dit un truc mais ils l'ont expliqué tellement vite pour aller plus vite dans leur boulot ... pour s'occuper de tout le monde, on n'a quand même rien compris ... On n'est pas aidé quoi. On grandit, on grandit comme ça à notre aise, mais ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur non plus. Parce que dans ces cas-là, on aime bien d'aller tourner du côté, j'veais dire, un p'tit peu noir et ça finit mal en général. » (Dimitri)*

Lorsqu'ils ont recours aux services d'aide, les jeunes adultes font aussi l'expérience d'un rapide changement de statut en comparaison de ce qu'ils ont connu antérieurement. Les attentes et les contraintes à leur égard les amènent à se rendre compte que l'aide apportée à un jeune adulte n'est plus du même ordre que celle apportée à un adolescent et qu'il n'est pas simple d'intégrer ce changement dans la logique d'intervention.

*« Quand on nous demande par exemple pour le CPAS ou l'insertion, pour des rendez-vous, ces rendez-vous là on les oublie, parce qu'il n'y a personne pour nous les rappeler alors que d'habitude il y a toujours quelqu'un soit qui me sonnait ou qui me faisait passer le mot » (Dimitri)*

Pour certains jeunes adultes, formuler une demande d'aide est avant tout se confronter au regard social stigmatisant et à un objectif de modification durable des comportements<sup>57</sup>. S'adresser à un service social sous-entend aussi l'adhésion à des normes institutionnelles, qui peuvent se révéler contraignantes. Mes interlocuteurs m'ont tous expliqué avec clairvoyance les exigences et limites de la maison dans laquelle ils séjournent, l'intérêt à court terme de ce séjour mais aussi les frustrations générées par l'hébergement en collectivité. Lucas a ressenti douloureusement le regard d'autrui lorsqu'il s'est adressé aux Resto du Cœur et s'est senti tenu d'expliquer immédiatement ce qu'il lui arrivait. Dans la même situation, Natacha adoptait une attitude plus détachée et avait peut-être

---

<sup>57</sup> AVENEL Cyprien (2003), *La relation aux aides sociales « du point de vue » des familles bénéficiaires*, Recherches et Prévisions, n°72, pp 37-52

davantage tendance à instrumentaliser les services pour organiser ses journées et répondre à ses besoins concrets.

De son côté, Natacha nous fait la démonstration de la manière dont elle s'autorise à défier, à manipuler le cadre et les limites institutionnelles lorsqu'elle ne répond pas exactement aux critères d'attribution de l'aide. Elle « joue » avec les conditions d'octroi de l'aide jusqu'à atteindre les objectifs qu'elle s'est fixés ou à répondre à ses besoins du moment. Natacha a expérimenté à l'I.P.P.J. l'utilité de l'appui de l'intervenant, d'une forme de complicité dans cette relation pour se créer des marges de manœuvre. Elle raconte comment elle a réussi à éviter des signalements de fugue au juge de la jeunesse, à obtenir des activités de loisirs à l'extérieur de l'institution. Plus tard, Natacha utilise le même type de stratégie pour être admise aux activités organisées dans deux centres fréquentés lorsqu'elle était sans logement alors qu'elle ne répondait plus aux conditions d'acceptation que d'un seul de ceux-ci. Elle peut, de cette façon, combler la solitude ressentie dans un logement peu confortable et qu'elle « n'habite » pas réellement.

*« En fait le centre est divisé en deux, il y a un truc où c'est uniquement pour les sans-abri, et derrière c'est un truc qui peut accueillir autant les sans-abris que ceux qui ont un appartement .... Ben moi j'allais des deux côtés. J'allais une heure d'un côté et une heure de l'autre côté ... Même quand j'ai trouvé mon appart, j'allais encore des deux côtés ... c'est juste pour aller squatter la journée, j'étais toute seule dans une pièce de 8m<sup>2</sup>. » (Natacha)*

Ce n'est toutefois pas le cas de Tamara qui s'en remet véritablement aux prescrits du service lorsqu'elle pressent qu'elle ne pourra pas faire face à la situation elle-même. La dépendance est beaucoup plus prégnante chez Tamara que chez mes autres interlocuteurs, que ce soit à l'égard de sa mère ou des intervenants sociaux.

*« Je m'suis retrouvée à une médiation de dettes à la maison de l'énergie du CPAS qui n'est pas loin d'ici. Donc on gère mes sous là-bas et tout ... J'avais amené tout là-bas et eux ils se sont occupés de tout. » (Tamara)*

*« Ca va faire 4 ans que je suis au SAJ à cause de mon frère. Ici je les vois régulièrement pour l'instant. Ils me font toute une liste d'obligations que je dois faire. Et je m'suis retrouvée ici parce que ça devenait trop dur chez maman. » (Tamara)*

Le séjour en Maison d'accueil a pour fonction, chez ces jeunes adultes, de retrouver une relative stabilité et d'inscrire les choses dans le temps. Parce qu'il a connu une période d'errance dans la rue pendant deux ans, Lucas cherche à tout prix à éviter cette situation lorsqu'il est confronté à l'expulsion de son logement. Il se réfugie à la police, seul endroit où il pense pouvoir demander de l'aide dans une situation de détresse. C'est la police qui l'oriente vers le dispositif d'urgence de la ville. Dès qu'il peut bénéficier d'une place en maison d'accueil, il marque son accord. Mais ce qui le sécurise encore davantage, c'est la proposition d'intégrer la maison communautaire car la durée de séjour n'y est pas limitée. Lucas n'exprime par contre pas d'attente particulière par rapport à l'accompagnement social qui y est proposé.

*« Ben en fait, j'étais à [la maison d'accueil] et on m'a demandé si je pouvais venir visiter ici. ... directement j'ai donné ma réponse pour dire que c'était OK quoi. Parce qu'à [la maison d'accueil], on peut y rester que 9 mois. Tandis qu'ici, il n'y a pas de limite de temps. Donc, c'était ça aussi qui m'intéressait pour mettre de l'argent de*

côté. *Ça m'intéressait de rester le plus longtemps possible quoi. Donc là, ça fait deux ans que je suis ici. J'suis bien, j'ai pas besoin de me plaindre. J'suis bien.* » (Lucas)

### **7° L'utilisation des conduites à risque**

La prise de risque est une attitude fréquente au cours de l'adolescence et elle est particulièrement courante chez les jeunes accumulant les difficultés, les souffrances et les frustrations. Certains de mes interlocuteurs ont recours à des conduites à risque à des moments où le stress et l'anxiété deviennent particulièrement difficiles à gérer pour eux.

L'étymologie du mot « risque » renvoie à la fois à la problématique de la séparation et à celle de l'origine du sujet<sup>58</sup>. Prendre des risques, c'est transgresser les règles de la sécurité, c'est transgresser la loi, c'est être « hors la loi ». C'est donc se séparer du connu, de l'espace de sécurité dans lequel le sujet vit. Mais la prise de risque renvoie aussi au rapport à soi. En s'exposant au risque, le sujet interpelle ses propres ressources, ses capacités à affronter le danger encouru. Dans cette perspective, prendre des risques, c'est mobiliser ses propres ressources en interpellant son existence, sa propre origine<sup>59</sup>. Débutant et s'installant à l'adolescence, les conduites à risques sont très diversifiées. Elles s'étendent de l'abus de substances psycho-actives (tabac, alcool, drogues) aux rapports sexuels non protégés (risque de maladies sexuellement transmissibles, risque de grossesse), aux fugues, aux conduites délictueuses, aux violences, aux mutilations, aux tentatives de suicide en passant par la conduite de véhicules motorisés (vitesse excessive, rouler à contre-sens) ou les sports à risque (alpinisme, parachutisme ...). D. LE BRETON<sup>60</sup> souligne que le terme de conduites à risque englobe en fait « *une série de comportements disparates qui mettent symboliquement ou réellement l'existence en danger* » et exposent le jeune à une probabilité de se blesser ou de mourir, de mettre sa santé en péril. Ces conduites émergent « *dans un contexte de souffrance où le jeune a le sentiment de ne pas avoir sa place dans le monde*<sup>61</sup> », dans un contexte où il se sent insignifiant, méprisé, rejeté. Elles s'enracinent dans un sentiment confus de ne pas exister, d'échec à accéder à un sentiment de soi valable. « *Ce sont des tentatives d'accéder à soi chez des jeunes qui ne disposent pas d'un cadre d'existence pouvant leur procurer le sentiment que leur vie a un sens et une valeur* ». Le jeune se bat contre le sentiment que le monde n'est pas pour lui.

Dimitri se décrit, au cours de son récit, comme une personne nerveuse, stressée mais aussi déprimée. Au début de son adolescence, des médicaments psychotropes lui ont été administrés et il s'est senti humilié par une telle intervention des adultes face à son agressivité. Sans rien en dire, il a développé une multitude de stratégies afin de se soustraire au traitement, de le biaiser et de mettre les adultes en échec. Il refuse désormais tout soutien médicamenteux et préconise une consommation limitée de cannabis lui permettant de gérer son stress. Dimitri se livre à un plaidoyer pour la reconnaissance d'une utilisation limitée du cannabis dans une perspective de traitement

---

<sup>58</sup> MICHEL Grégory (2001), *La prise de risque à l'adolescence : pratique sportive et usage de substances psycho-actives*, Editions Masson, Paris

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> LE BRETON David (2008), *Adolescence, famille et conduites à risque*, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, n° 40, pp 217-226

<sup>61</sup> *Ibid.*



médical, compare sa souffrance psychique à une douleur physique par rapport à laquelle le cannabis est reconnu comme un anesthésiant efficace.

*« Parce que ça nous permet de faire le point, d'être tranquille, même pendant une heure ou deux. Ça permet de nous libérer, lâcher les poids et être tranquille après ... ça permet de se libérer et d'être dans un autre monde, on va dire. C'est vrai que c'est illégal, ... mais pour certaines personnes ... moi je trouve que ça devrait être permis, en cas de dépression notamment. Je trouve que ça devrait être légal mais sous certaines conditions, comme des cas de dépression, cancer ... parce qu'on ne ressent plus rien après avoir fumé. » (Dimitri)*

Pendant leur adolescence, Lucas et Natacha ont adopté des conduites à risque plus diversifiées de manière répétée, ont commis des faits qualifiés infractions. Ils légitiment tous deux cette manière de se comporter par l'absence d'un encadrement éducatif par les parents, qui à leurs yeux sont les personnes ayant la légitimité de rappeler les normes. Chez Barbara, c'est le cumul des facteurs de stress tant au niveau de ses relations familiales que de ses relations amicales qui est désigné comme le déclencheur d'une période de consommation importante et régulière d'alcool au cours des week-ends.

*« J'ai commencé à boire les week-ends. Je me suis pas rendu compte en fait que c'était devenu une habitude. Quand je l'faisais, j'exagérais jusqu'à tomber par terre ... Et alors je voulais tout le temps boire pour changer les idées quoi, c'est devenu une habitude.» (Barbara)*

Barbara décrit la manière dont elle a géré cette consommation d'alcool pour « ne pas se mettre en danger ». En fait, Barbara faisait le choix de boire à la maison pour éviter d'être exposée aux dangers de la ville. Elle était aussi attentive à ce que sa fille ne se rende pas compte de cette consommation excessive d'alcool, buvait essentiellement le soir car elle savait que sa fille ne se levait pas pendant la nuit. Progressivement, sa fille est devenue un objet motivationnel et un support pour mettre fin à ces consommations d'alcool

*« C'est pour ça que je ne sors jamais moi. Je reste à la maison parce que comme ça je suis en sécurité, il m'arrive rien .... C'est ça qui m'a poussée à ne plus boire parce que c'est pas gai pour la p'tite de me voir faire dodo jusque midi quoi.» (Barbara)*

La consommation d'alcool pour Lucas revêt un caractère plus festif, de jeu par rapport au cadre et de transgression des limites. Elle n'est pas identifiée à une conduite de dépendance.

### **Que deviennent ces « bricolages » dans le contexte de l'exil ?**

La rencontre avec Sonia permet d'approcher la question des « bricolages » des jeunes adultes dans une double perspective, à savoir celle des « bricolages » en situation de précarité dans un contexte culturel différent du nôtre et celle des « bricolages » avec les normes culturelles du pays d'accueil. En effet, la situation personnelle et familiale de Sonia est partiellement comparable à celle de mes autres interlocuteurs. Au Congo, Sonia vivait dans une famille nombreuse, disposant de faibles ressources financières pour couvrir les besoins des enfants et leur assurer une scolarité, prônant un modèle familial de méfiance par rapport à l'extérieur et de repli sur soi, disqualifiant les normes

sociales ambiantes. Elle décrit ce modèle familial prôné par son père et soutenu par sa mère comme générateur d'un sentiment d'enfermement.

*« J'étais chez mes parents, on était 5 enfants mais avec le salaire de mon père, le salaire de ma mère, ça n'arrivait pas à payer le loyer, nous nourrir, ça ne marchait pas. Et nous les grandes filles et les grands garçons qu'on était devant, on était obligé de faire des petites commerces ... on vendait un petit peu pour gagner pour acheter nos vêtements, pour payer aussi nos études, pour ne pas embêter nos parents ... On a commencé à souhaiter d'autres idées, conseils de dehors de la maison. A travers notre maman elle nous enfermait trop et notre papa, il nous laissait pas voir des amis dehors de la maison. Pas causer dehors avec les autres et pas des amis, pas de copines même à l'école. Mais on voyait ça comme une prison. Il était énervé mais nous, on trouvait ça un peu normal. C'était logique. » (Sonia)*

Sonia tentait à la fois de « coller » aux normes de la famille pour y conserver sa place, mais aussi de trouver dans l'environnement des ressources pour y échapper. La fréquentation de l'église s'inscrit dans cette dynamique, où elle trouve du soutien, mais cette démarche suscite la méfiance de la famille.

L'arrivée de Sonia en Belgique la confronte rapidement à la fois à un discours social formaté et à la perte de ses points de repère pour « bricoler » au quotidien. Elle rencontre les intervenants sociaux, qui préconise explicitement une ligne de conduite, observe les comportements des résidents de la maison d'accueil, énonce les normes implicites qui y sont véhiculées. Lors de notre rencontre par exemple, Sonia reproduit avec précision le discours qui lui est tenu par les intervenants sociaux en matière de recherche de logement.

*« Je dois commencer à chercher ... mon assistante m'a dit je dois déjà commencer à chercher l'appartement ... on ne trouve pas ça dans une semaine, jour. Je dois commencer à chercher comment, je dois acheter des Quinzaine, prendre les numéros, appeler, appeler. Et comme on sort, si je vois, je prends les numéros. Si je trouve un appartement, je pars. Je pars dans mon appartement. » (Sonia)*

Mais elle ressent une véritable impuissance pour se mettre en action dans la mesure où les « bricolages » dont elle était coutumière au Congo ne lui semblent pas pouvoir être reproduits dans le contexte de la société d'accueil et où elle pense ne pas avoir les moyens de se réapproprier les normes qui y sont véhiculées. Dans l'exemple de la recherche de logement évoquée ci-dessus, Sonia compare immédiatement avec la manière dont elle aurait procédé en Afrique mais qui ne lui semble pas adéquate en Europe.

*« En Afrique pour trouver un appartement à louer tu vas pas beaucoup te déranger ... tu te promènes, tu sollicites et tu vas trouver. » (Sonia)*

Depuis son arrivée en Belgique, Sonia est tiraillée entre plusieurs systèmes normatifs, par rapport auxquels elle tente de s'adapter mais qui ont surtout pour effet d'entretenir un sentiment d'incompréhension et d'impuissance. L'empilement des normes<sup>62</sup> ne lui permet plus de déterminer

---

<sup>62</sup> Les travaux de l'anthropologue Pierre-Joseph LAURENT analysent les conséquences des phénomènes d'empilement des normes dans la société Mossi du Burkina Faso dans un contexte de « modernité insécurisée ». Prises entre différents modèles normatifs, les populations vivent une crise de l'identification. Cette sorte

les codes de conduite afin de rencontrer au mieux ses aspirations et trouver sa place dans l'environnement. Le « bricolage » imaginé à l'intérieur d'un seul contexte culturel a perdu de son sens et de son efficacité.

De la même manière, Sonia énonce les principes pour s'en sortir dans le pays d'accueil, au travers d'un discours normatif formaté mais faisant peu écho à ses aspirations profondes.

*« Depuis que je suis ici en Belgique, ... ce qui est important d'abord ... il faut bien s'occuper de mes enfants, bien les garder, les protéger ... Et après je dois faire des formations, je dois travailler, c'est le principe quoi ... je dois toujours travailler pour m'en sortir avec les enfants. C'est toujours ça qui est dans ma tête ... si je trouve un appartement aujourd'hui, je vais aller avec mes enfants, chercher comment mettre toujours la grande à l'école et comment faire les formations avec la petite, je vais trouver une crèche ou comment je ne sais pas ... » (Sonia)*

A ce stade de son parcours de vie, les éléments hérités dans son pays d'origine viennent se heurter aux expériences dans le pays d'accueil. Or, l'exil implique un travail de métissage d'éléments de natures différentes, à travers lequel le migrant est amené à se (re)construire une identité singulière et à se trouver une place au sein de collectifs multiples. R. DEPESTRE<sup>63</sup> décrit le métissage comme « une production identitaire permanente par ajouts, additions, cumuls ». Cette démarche implique une recherche de sens qui sera fonction des ressources subjectives et sociales, qu'elles soient biographiques, de genre, familiales ou interculturelles. Pour les migrants ce travail de l'exil impliquant le de métissage d'éléments de natures différentes n'est pas sans générer de la souffrance.

## **RESTER ACCROCHE OU RESTER LIBRE ... ?**

Les démocraties occidentales modernes ont promu, au cours des dernières décennies, l'individu autonome au sommet de la hiérarchie des valeurs. Il est attendu de la personne en difficulté qu'elle soit, dans la mesure de ses possibilités, autonome et responsable et qu'elle trouve en elle-même les raisons d'adhérer à la société. En effet, chacun étant responsable de sa propre vie, chacun est amené à trouver en soi les motifs de sa participation à la société. C'est à ce défi que sont confrontés les adultes ayant connu une jeunesse chaotique, eux qui n'ont pu se construire une sécurité interne suffisante pour explorer le monde extérieur avec confiance, eux qui de manière précoce n'ont pu mettre en place des stratégies organisées pour obtenir, de manière prévisible, la réponse optimale à leurs besoins, compte tenu de ce qu'ils ont expérimenté des réactions habituelles de leur figure d'attachement.

---

*d'empilement des normes conduit à l'affaiblissement de toutes les sources d'autorité et de pouvoir par l'incapacité d'aucune à pouvoir imposer un monopole d'allégeance aux personnes. Cette réflexion pourrait être transposée aux précaires de la postmodernité. Ils s'adaptent aux différentes normativités qui les structurent, au mieux de leurs intérêts du moment.*

LAURENT Pierre-Joseph (2003), *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Karthala, Paris.

<sup>63</sup> DEPESTRE René (2011), *La métaphore de l'ajout ou l'identité banian*. Cité par JAMOULLE Pascale (2013), *Par-delà les silences : Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration*, Editions La Découverte, Paris

Les récits des jeunes adultes que j'ai rencontrés donnent à voir à quel point la discontinuité des liens sociaux est une constante dans leur parcours de vie. Conflit, séparation, discrimination, rejet, rupture, exclusion font partie de l'expérience de la plupart d'entre eux. Ces mots pour les intervenants de terrain sont des mots qui questionnent immédiatement la continuité du lien social, le devenir de la personne et font écho à ceux de vulnérabilité, danger, risque, errance. En effet, dans les parcours de rupture, les personnes sont constamment amenées à faire le deuil de ce qu'elles ont perdu : famille, logement, travail etc. Or, le processus de deuil nécessite la mise en place d'un processus de désinvestissement de l'objet aimé pour surmonter sa perte. Le principal risque encouru est alors que ces personnes, pour se protéger de la souffrance générée par des liens sociaux discontinus, ne voient comme seule solution le fait de s'en écarter et de se réfugier dans une forme d'isolement<sup>64</sup>.

Et pourtant, ces jeunes adultes arrivent, selon leurs termes, à « *se débrouiller* », à « *tenir le coup* », à « *s'accrocher* » même si cela passe par des « *petites magouilles* », par l'auto-persuasion « *qu'il y a pire que soi* », par « *des hauts et des bas* », par le fait de « *prendre la vie au jour le jour* » voire à entretenir ce que D. BOURGUIGNON appelle des « *illusions positives* ».<sup>65</sup> Les « *bricolages* » de ces jeunes adultes cumulant vulnérabilité économique et vulnérabilité relationnelle mais réussissant à éviter « le décrochage » et l'errance semblent avoir pour fonction essentielle de développer un style de vie cohérent par rapport à leur style d'attachement. La désorganisation des comportements d'attachement à l'égard de la figure d'attachement primaire se traduit dans le mode de relation développé avec autrui et avec l'environnement, dans les réactions en situation de stress et de détresse. « *Etablir le lien* » mais « *éviter de trop s'engager* » semblent constituer les deux balises principales de leurs comportements sociaux. Il s'agit de souligner leur intelligence et les capacités déployées pour rester dans le lien avec autrui, pour s'adapter à l'environnement, tout en préservant une forme de liberté, de maîtrise d'une affiliation anxigène. Les relations nouées avec l'entourage s'inscrivent dans une nécessaire oscillation entre le rapprochement et la distanciation, en référence au Modèle Interne Opérant intériorisé durant l'enfance et structurant l'univers relationnel. C'est manifestement dans ce que CASTEL<sup>66</sup> nomme la « zone de vulnérabilité » que ces jeunes adultes apparaissent les plus compétents. C'est cette zone qu'ils semblent investir grâce à leurs bricolages, mis en œuvre pour « *raccrocher* » quand la fuite est susceptible de les amener à « *décrocher* ». Ils ne sont néanmoins pas prêts à s'ouvrir à des logiques d'affiliation<sup>67</sup> telles que celles promues par les instances sociales.

Cette position de funambule n'est néanmoins pas dépourvue de risque pour ces jeunes adultes. Les « *sauts de puce* » de ceux-ci dans un mouvement d'oscillation entre structure et liberté, entre protection et recherche de nouveauté constituent autant d'occasions de prises de risque dans la gestion de leur quotidien et de leurs liens sociaux. Par ailleurs, les aides sociales octroyées en fonction d'une demande, d'un « *projet* » personnalisé présupposent une volonté à s'engager dans la résolution de ses difficultés. Et c'est bien cet engagement qui se révèle problématique pour eux.

---

<sup>64</sup> VINAY A., SALVI F. et N'DJIN M.A.A (2011), *La construction relationnelle et affective des personnes sans domicile fixe : quels attachements ?*, Annales Médico-Psychologiques, n°169, pp 496-502

<sup>65</sup> *Les illusions positives concernent l'estime de soi, le sentiment d'avoir un certain contrôle sur le monde qui les entoure ou encore la vision d'un monde juste.* BOURGUIGNON D. op.cit.

<sup>66</sup> CASTEL Robert (1994), *La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation*, Cahiers de recherche sociologique, n°22, pp 11-27.

<sup>67</sup> Ibid.

Par contre, certains jeunes sont dans des styles d'attachement plutôt anxieux et leur vulnérabilité s'avère plus importante. En effet, ces jeunes ont davantage une image négative d'eux-mêmes, ont le sentiment d'être indignes d'amour et de manquer de mérite. Ils ont une image positive des autres qui les amène à rechercher sans cesse l'attention et l'approbation d'autrui (besoin de réassurance). Leurs relations sont marquées par une grande instabilité émotionnelle, des signes de dépendance, une grande peur d'être abandonnés. Ils manifestent également des attentes de soutien et d'amour exagérées, une hypervigilance aux signes de rejet ou de moindre disponibilité à leur égard. Tout conflit est perçu comme un signe de rupture potentielle et suscite l'anxiété. Leurs grands besoins d'attention et de soutien les prédisposent davantage à la dépendance. Ces jeunes adultes ne disposent pas de la même « mobilité » dans leurs interactions et sont davantage exposés aux risques de la dépendance voire à la victimisation.

## **EN GUISE DE CONCLUSION...**

En fonction de mon expérience professionnelle et de ce que les jeunes adultes rencontrés ont partagé de leur parcours de vie et de leurs connaissances sur la manière optimale de « rester accroché », la nécessité d'intégrer des opportunités « d'accroches flottantes » dans les prises en charge me semble s'imposer. En effet, pour les jeunes adultes ayant des blessures affectives importantes et un style d'attachement désorganisé, il est essentiel de pouvoir continuer à « bricoler » dans la mesure où et aussi longtemps que les blessures d'attachement ne sont pas suffisamment « cicatrisées ». Pouvoir user de leur capacité à nouer le lien social et être autorisé à faire un pas de côté pour retrouver une liberté qui apaise leur angoisse sont probablement des leviers utiles pour éviter le décrochage et la désaffiliation. Le bricolage ne doit pas alors être vu comme un « déficit », un écart par rapport à une norme sociale, mais davantage comme une stratégie de survie affective et sociale, une manière de « composer avec la norme sociale », de tenter de « coller à la norme ».

## BIBLIOGRAPHIE

- ANATRELLA Tony (2003), *Les « Adolescents »*, Etudes, tome 399, pp 37-47
- ARNETT Jeffrey Jensen (2000), *Emerging Adulthood: A theory of development from the late teens through the twenties*, American Psychologist, vol. 55, n°5, 469-480
- ARNETT J. J. (2004), *Adolescence and Emerging Adulthood : a cultural Approach*, Clark University
- ATGER Frédéric (2007), *L'attachement à l'adolescence »*, Dialogue, n°175, pp 73-86
- AVENEL Cyprien (2003), *La relation aux aides sociales « du point de vue » des familles bénéficiaires*, Recherches et Prévisions, n°72, pp 37-52
- BENASAYAG Miguel et SCHMIT Gérard (2006), *Les passions tristes : Souffrance psychique et crise sociale*, Editions La Découverte, Paris
- BERNARD Nicolas (2006), *Maîtriser son logement : réflexion sur l'inadaptation des instruments législatifs*, Droit et société, vol.2, n°63-64, pp 553-583.
- BERTAUX Daniel (1997), *Les récits de vie*, Paris, Nathan Université.
- BOURGUIGNON D. et HERMAN G. (2007), *Au cœur des groupes de bas statut : La stigmatisation*  
In HERMAN G. (2007), *Travail, chômage et stigmatisation : Une analyse psychosociale*, Ed. De Boeck.
- BOWLBY John (1969), *Attachement et perte*, vol. 1 : *L'attachement*, Paris, PUF
- CASSAIGNE Bertrand (2006), « *Habiter* », C.E.R.A.S Projet, n° 294, p. 67-71.
- CASTEL Robert (1994), *La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation*, Cahiers de recherche sociologique, n°22, pp 11-27
- CASTRA Michel, *Identité*  
In Sous la direction de PAUGAM Serge (2010) , *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », pp. 72-73.
- COHEN Valérie (1997), *La vulnérabilité relationnelle*, Socio-anthropologie, 1.
- CORIN Ellen (1996), *Dérives des références et bricolages identitaires dans un contexte de postmodernité*,  
In Sous la direction de ELBAZ Mikhaël, FORTIN Andrée et LAFOREST Guy (1996), *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernité au Québec*. Québec : Les Presses de l'Université de Laval ; Paris : L'Harmattan, pp 254-269
- Sous la direction de COENEN Marie-Thérèse (2008), *Genre et travail social*, Université des femmes, n°41
- CROIZET J. et LEYENS J-P. (2003). *Mauvaises réputations: Réalités en enjeux de la stigmatisation sociale*. Paris, Armand Colin.

De GAULEJAC Vincent (2011), *Les sources de la honte*, Paris, Points.

Sous la direction de De GAULEJAC Vincent et LEGRAND Michel (2010), *Intervenir par le récit de vie : Entre histoire collective et histoire individuelle*, Toulouse, Editions Erès, « Sociologie clinique ».

DELAGE Michel (2008), *L'attachement à l'adolescence. Applications thérapeutiques*, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, n°40, pp 79-97

FAVRESSE Damien (2010), *Les conduites à risque à l'adolescence : comment sortir de l'alarmisme sans pour autant sombrer dans la banalisation*, Prospective Jeunesse Drogues-Santé-Prévention, n°54, pp 10-16

FOUCART Jean (2009), *Fluidité sociale, précarité, transaction et souffrance*, Pensée plurielle, n°20, pp 93-105.

GALLAND Olivier (1984), *Précarité et entrées dans la vie*, Revue Française de Sociologie, XXV-1, pp 49-66

GALLAND Olivier (1996), *L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques*, Sociologie et sociétés, vol. 28 n°1, pp 37-46

GOFFMAN Erving (1975), *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Editions de Minuit

GUEDENEY Nicole et al. (2012), *Transmission du traumatisme. La question de l'attachement désorganisé : de la théorie à la pratique*, Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence, n°60, pp 362-366.

JAMOULLE Pascale et MAZZOCCHETTI Jacinthe (2011), *Adolescences en exil*, Anthropologie prospective n°10, Harmattan Academia

JAMOULLE Pascale (2013), *Par-delà les silences : Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration*, Editions La Découverte, Paris

LANZARINI Corinne (2003), *Survivre à la rue. Violences faites aux femmes et relations aux institutions d'aide sociale*, Cahiers du Genre, n°35, pp 95-115

Sous la direction de LATOUCHE Serge, SINGLETON Mickaël, LAURENT Pierre-Joseph et SERVAIS Olivier (2004), *Les raisons de la ruse : une perspective anthropologique et psychanalytique*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S.

LAURENT Pierre-Joseph (2000), *Le « big man » local ou la « gestion coup d'état » de l'espace public*, Politique africaine, n°80, pp 169-181

LAURENT Pierre-Joseph (2003), *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Karthala, Paris.

Sous la direction de LAVIOLETTE Catherine (2013), *Récits de vie. Construction de sens et de liens*, Les politiques sociales, n°1&2

LE BRETON David (2008), *Adolescence, famille et conduites à risque*, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, n° 40, pp 217-226

- LEVI-STRAUSS Claude (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon
- LYONS-RUTH Karlen (2005), *L'interface entre attachement et intersubjectivité : perspectives issues de l'étude longitudinale de l'attachement désorganisé*, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, n°35, pp 61-81
- MAZZOCCHETTI Jacinthe (2005), *L'adolescence en rupture : le placement au féminin*, Academia Bruylant
- MICHEL Grégory (2001), *La prise de risque à l'adolescence : pratique sportive et usage de substances psycho-actives*, Editions Masson, Paris
- MORHAIN Yves et MARTINEAU Jean-Pierre (2001), *Malaise social et violences d'adolescents*, Cahiers de psychologie clinique, n°16, pp 79-96
- MUNIGLIA Virginie et ROTHE Céline (2012), *Jeunes vulnérables : quels usages des dispositifs d'aide ?*, Agora débats/jeunesse, n°62, pp 65-79
- ROBERT Marie et PELLAND Marie-Andrée (2007), *Les différentes postures à l'égard du travail salarié chez des jeunes vivant en situation de précarité : subir, résister et expérimenter*, Nouvelles pratiques sociales, vol. 20, n°1, pp80-93
- SAUVADET Thomas (2005), *Causes et conséquences de la recherche de « capital guerrier » chez les jeunes de la cité*, Déviance et Société, vol.29, pp 113-126
- VANDECASTEELE Isabelle et LEFEBVRE Alex (2006), *De la fragilisation à la rupture du lien social : approche clinique des impacts psychiques de la précarité et du processus d'exclusion sociale*, Cahiers de psychologie clinique, n°26, pp 137-162.
- VINAY A., SALVI F. et N'DJIN M.A.A (2011), *La construction relationnelle et affective des personnes sans domicile fixe : quels attachements ?*, Annales Médico-Psychologiques, n°169, pp 496-502
- VULTUR Mircea (2005), *Aux marges de l'insertion sociale et professionnelle : étude sur les jeunes « désengagés »*, Nouvelles pratiques sociales, vol. 17, n°2, pp 95-108

### **Rapports de recherche :**

BRIKE Xavier et VERBIST Yolande, *La majorité, un passage redouté ? Avoir 18 ans en errance à Bruxelles*

Recherche réalisée en 2012 sur le territoire de Bruxelles dans le cadre d'un projet expérimental.

Rapport final de la recherche « *Exclusion et sciences humaines. Exclusions en sciences humaines* » - décembre 2003